VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 12 AOUT 1913 NUMERO 13

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LES DEMANDES DES CATHOLIQUES

En lisant la pétition des catholiques de Winnipeg au Bureau des Ecoles de Winnipeg, presque tous se sont demandé quel régime voulaient réellement les catholiques et ce qu était en définitive cet arrangement intervenu entre catholiques et protestants à Halifax, Nouvelle-Ecosse et qu'on demandait d'accepter et de mettre en pratique à Winnipeg.

Plusieurs fois notre confrère le *Northwest Review* avait demandé des renseignements à Halifax. Mais vainement.

Une dernière tentative auprès de M. A. H. MacKay, surintendant de l'instruction dans la province de la Nouvelle-Ecosse, a été plus fructueuse. Il a envoyé à notre confrère la lettre suivante qui définit clairement l'entente grâce à laquelle protestants et catholiques vivent là-bas dans la plus parfaite harmonie.

Voici la situation à Halifax, tel que l'expose M. MacKay:

"1o.—Toutes les écoles de Halifax sont sous le contrôle d'une même Commission Scolaire, d'un même inspecteur de comté et d'un même surintendant, avec les mêmes livres et faisant les mêmes rapports.

2o.—Les écoles de la ville sont administrées par une même Commission Scolaire, composée de "Commissionners for Schools" les differenciant des "Trustees of Schools", des arrondissements scolaires hors des cités et des villes incorporées.

3o.—La Commission Scolaire d'Halifax se compose de douze membres, dont six nommés par le Conseil Municipal et six par le gouvernement provincial. Cela semble un usage local non écrit qu'au moins deux membres de chaque groupe soient catholiques—au moins quatre catholiques contre huit protestants dans la Commission Scolaire.

4o.—L'électorat est à peu près au deux-cinquième catholique.

5o.—Les professeurs dans les écoles appartenant aux catholiques et dans les nouvelles construites par la Commission Scolaire pour les enfants catholiques sont toujours nommés seulement par les membres catholiques de la Commission; toutes les autres nominations sont faites par la Commission toute entière.

6o.—La Commission loue les anciennes maisons d'écoles catholiques aussi longtemps qu'elles sont dans un état satisfaisant aux besoins scolaires.

7o.—Depuis plusieurs années déjà la Commission a bâti de nouvelles écoles pour les enfants catholiques.

8o.—Catholiques et autres ont le droit de fréquenter l'école la plus près, de sorte qu'on trouve généralement des catholiques dans presque toutes les écoles tandis que beaucoup de non-catholiques fréquentent les dites écoles catholiques.

9o.—Dans ces dites écoles catholiques on ne prohibe pas le port des vêtements caractéristiques de l'Ordre auquel appartient le professeur et les tableaux nettement catholiques.

10o.—Dans ces dites écoles catholiques aucun exercice de dévotion n'est permis durant les heures de classe. Ces exercices sont permis avant ou après les heures de classe.

11o.—Tous ces arrangements locaux—qui ne viennent pas en conflit avec l' "Education Act" ni avec les règlements du Conseil de l'Instruction Publique—ne sont pas écrits mais ils sont clairement compris et loyalement observés par toutes les classes de citoyens qui, au lieu de chercher a empiéter les unes sur les autres, s'efforcent d'acquérir une renommée de justice.

Alors que nous n'avons aucun des désavantages d'un système d'écoles séparées, nous avons l'avantage d'un système d'écoles publiques unique, avec une élasticité locale accordant aux catholiques les avantages essentiels d'écoles séparées pour catholiques."

C'est cette mesure de justice que les catholiques de Winnipeg demandaient au Bureau des Ecoles de leur accorder.

Au témoignage du surintendant de l'Instruction dans la Nouvelle-Ecosse, elle a produit là-bas la paix et l'harmonie entre les différentes classes de la population.

UN HOMMAGE

Le congrès de Régina, dont nous publions la semaine dernière un compte rendu complet, a permis de constater la bonne entente existant entre les groupes anglais et français de la Saskatchewan.

Les principaux représentants de l'élément anglais sont venus rendre hommage à notre race et témoigner de l'apport qu'elle a fourni à la civilisation dans ce pays. C'est le lieutenant-gouverneur qui déclare souhaiter la bienvenue à une autre race qui a travaillé épaule à épaule avec eux au développement de ce pays; qui proclame que nous ne sommes pas des invités dans la Saskatchewan mais que nous y sommes chez nous, y étant avant les anglais.

La finale de son discours est à citer.

"Nous vous souhaitons la bienvenue comme à des frères. Puissions-nous grandir avec les mêmes communs espoirs, le même commun héritage, n'oubliant pas le passé, mais le regard tourné vers un commun avenir accomplissant de grands gestes et gagnant l'admiration du monde."

Non moins réconfortantes et encourageantes les paroles du maire de Régina et de l'honorable Bell, le représentant du gouvernement provincial. Aux yeux de l'honorable M. Bell, nul autre peuple ne mérite mieux que le Canadien-français le titre de citoyen du Canada. Son hommage à la civilisation française est remarquable de netteté et de courageuse franchise.

"Ceux d'entre nous qui ont appris un peu d'histoire à l'école savent ce que nous devons à la nation française pour la première civilisation de ce pays. Administrateurs, guerriers et missionnaires furent les premiers pionniers de tout le Canada. Ils tracèrent la voie à tous les autres. Depuis ils sont nos premiers citoyens par droit de découverte et droit de possession. Ils sont les véritables Canadiens."

Un peu plus loin.

"Partout où vous rencontrerez un pionnier missionnaire, neuf fois sur dix ce sera un canadien-français et un catholique."

"Aucune race n'a de plus grandes traditions que la race française de plus braves guerriers; aucune n'a plus contribué à la propagation de l'évangile de la paix, aucune n'a autant apporté au développement des arts et des sciences. Enfin, vous avez une qualité qui me dit beaucoup parce que je suis Ecossais—vous êtes le peuple le plus logique que je connaisse."

L'écho de ces hommages se trouvait la semaine dernière dans les journaux anglais de Régina.

TRIBUNE LIBRE

Dans le compte rendu du discours de M. Buffet (Président de l'Union Nationale Française) le 14 juillet, je relève certains reproches adressés à plusieurs des nôtres pour leur manque de cohésion, etc. Sans vouloir précisément diminuer en quoique ce soit l'idée excellente, sans doute émise par ce même Monsieur au sujet de la société L'Union Nationale et du noble but qu'elle se propose, il me sera permies néanmoins d'exprimer quelques idées et quelques vues qui sont je n'en doute l'expression du sentiment d'un grand nombre de nos compatriotes, sentiment et vues qui ne sont point tout à fait conformes à celles émises par l'Union Nationale.

Nous ne pouvons nous unir de coeur à la participation d'une fête soi-disant nationale mais instituée plutôt dans le but da rappeler à nos souvenirs les grands faits et gestes de 1789. Faits et gestes qui se sont perpétués jusqu'à nous et se continuent encore plus sournoisement, hypocritement partant peut-être plus cruellement que par le passé.

Ne nous rappelez pas cette belle devise "Liberté, Égalité, Fraternité", car elle est trp odieuse dans la bouche et les écrits de ceux qui nous le servent à tout propos ave caccompagnement de gestes théâtrals.

Français, nous conservons dans nos coeurs le souvenir doux et durable du séjour de notre enfance, de notre jeunesse, dans notre Mère Patrie, nous aimons les lieux qui nous ont vus naître, nous souffrons encore des souffrances et des vexations, dont sont affligés nos catholiques français, nous participons à leurs joies comme à leurs légitimes colères et nous formons aussi ardemment que possible des voeux pour le plein succès dans la revendication de leurs justes droits, et le prompt rétablissement de la foi et l'esprit catholique chez nos gouvernants.

Mais nous sommes aussi chez nous "ici" dans ce pays conquis de première main par nos valeureux soldats, évangélisé par nos infatigables missionnaires, ouvert à la civilisation par nos intrépides pionniers. "Chez nous" au milieu de tous ces braves colons, fils ou petits-fils de Français dont la seule différence entre nous et eux consiste en un nombre plus ou moins grand d'années passées au pays. "Chez nous" sous la direction de chefs vigilants, de pasteurs dévoués, qui évoque à notre souvenir de Français ce même clergé et épiscopat français sur la brèche depuis si longtemps déjà. Nous n'arrivons pas tous dans ce vaste pays avec l'idée arrêtée de faire fortune au plus vite et d'en jouir ailleurs; mais avec l'idée de nous façonner une vie plus libre, plus agréable et de nous faire un avenir plus certain, moins précaire que si nous étions demeurés dans notre première patrie.

Et alors M. le Président pourrez-vous m'adresser des reproches, parce que comme catholique je ne veux pas manifester ma joie en une journée qui évoque tant d'attentats, de crimes commis au nom de "Liberté". Je serai heureux de fêter la patrie française le jour où ma compatriote Lorraine "Jeanne d'Arc" sera officiellement reconnue comme sa patronne. Ce jour-là sera réellement le jour de tous les Français de coeur.

Je suis avec vous M. le Président quand vous parlez de l'union intime de nos compatriotes avec les habitants du pays. Mais comprenons-nous bien et que ce ne soient pas des paroles jetées à tous les vents. J'ai eu l'occasion maintes fois de vérifier ces critiques et ces animosités des nôtres, ce qui est mille fois regrettable. Parce que, comme Français et catholique, j'épouse autant que mon énergie me le permet la cause de nos frères canadiens dans leur lutte pour le maintien ou le rétablissement de la langue française et l'enseignement catholique dans les écoles et à la législature, parce que faisant partie de Sociétés Canadiennes, je ferai autant que possible pour aider et contribuer au développement, aux intérêts de ma nouvelle patrie, je ne crois pas pour cela léser mon nom de Français; au contraire, j'ai la conviction qu'il serait à souhaiter que nombre de nos compatriotes, loin de faire "bande à part", travaillassent de concert et dans "l'union la plus intime" avec nos devanciers qui sont après tout des nôtres, et que l'instruction, l'intelligence ou l'habileté de certains de mes compatriotes soient utilisés d'une manière plus efficace qu'à discréditer une portion des habitants de ce pays hospitalier.

Une seule différence existe entre ces habitants et nous. M. Collon, que j'admire beaucoup l'a établie le 25 juin dernier; c'est qu'ils sont "Canadiens-français" et que nous, nous sommes Français Canadiens.

Lorrain.

* * *

CE QUE PENSENT BEAUCOUP D'ENTRE NOUS

Le *Manitoba*, dans un récent article sur la possibilité d'arriver à un arrangement avec les fameux amendements Coldwell, conclut par l'affirmative et sollicite de tous, catholiques et protestants, la bonne volonté nécessaire pour un essai loyal de la loi.

Il faut avouer que depuis très longtemps, depuis de nombreuses années, des personnages politiques de différentes couleurs et d'importance plus ou moins considérable, ont fait aux catholiques de notre province, de magnifiques promesses, qui ont toujours été très régulièrement oubliées.

Mais cela coûte si peu des promesses, surtout quand on est bien décidé à ne pas les tenir.

Malheureusement il y a quelques inconvénients à ce petit jeu-là, et comme la patience et la confiance humaines ont des limites, un jour arrive où il faut rendre ses comptes et fournir autre chose que des promesses.

On peut berner le peuple pendant un certain temps, mais heureusement, cela ne dure pas toujours. Et comme, Dieu merci, le *Manitoba* n'a pas le monopole du bon sens et encore moins celui de la logique, la subtilité de ses arguments, dans les débats actuels, n'échappe à personne.

Chacun se souvient du débat qui eut lieu, il y a quelques semaines entre le *Manitoba* et le *Devoir*. Le journal de M. Bourassa demandait à certains politiciens bien connus au Manitoba, quelques explications au sujet de leur façon d'agir à la suite de la passation des amendements Coldwell qui ne furent jamais mis en vigueur depuis et pour cause.

Le *Manitoba* repondit au *Devoir* en reprochant à M. Bourassa divers actes de sa vie passée, l'accusant d'avoir dit certaines choses et d'avoir commis telles actions. Quant à repondre directement et franchement aux questions qui lui étaient posées, c'était beaucoup trop embarrassant et compromettant.

Cette manière de répondre à de gênantes interrogations et de se disculper est tout à fait comique et elle fait même sourire tant elle est enfantine, mais elle a aucune valeur auprès des gens qui ont un peu de logique et qui n'ont pas abdiqué la faculté de raisonner.

C'est par une semblable tactique que le *Manitoba* cherche à se tirer d'affaire, dans sa réponse du 23 juillet à la *Liberté*, en affectant de croire que ce dernier journal nourrit à l'égard de M. Norris de vifs sentiments d'amitié, et en lui reprochant de ne pas avoir blâmé assez énergiquement et suffisamment longuement le discours du chef de l'opposition à Neepawa.

Tous d'abord, il faut remarquer que la *Liberté* a commenté longuement ce discours de M. Norris et les conclusions de son article sur l'instruction obligatoire ne s'accordaient absolument pas, avec les idées du chef libéral sur ce sujet.

Mais pensant diminuer le prestige de la *Liberté*, le *Manitoba* tente de nous faire croire que votre nouvel organe catholique fait des risettes au chef de l'opposition.

Non, détrompez-vous. Si la *Liberté* porte moins d'attention à ce Monsieur, c'est tout simplement parce que jusqu'à présent, il n'a pas été bien dangereux pour nous, puisque n'ayant pas en mains, suivant son désir, les rênes du gouvernement, son rôle se borne à crier, peu ou beaucoup, dans les rangs de l'opposition.

Les principes défendus par la *Liberté*, lui feront toujours un scrupuleux devoir de défendre nos droits contre tous ceux qui les attaqueront ou les méconnaîtront, ce qui revient exactement au même.

Mais est-il bien vrai que le *Manitoba* se permette de donner des leçons à la *Liberté*.

Voyons, Messieurs du *Manitoba*, vous devriez savoir que: "La valeur n'attend pas le nombre des années" et que ce vers sentencieux peut s'appliquer tout aussi bien aux journaux, qu'on l'applique généralement aux personnes.

La *Liberté* a l'appui, l'approbation et la confiance de tous les gens bien pensants de langue française, soucieux de conserver sur le sol canadien, le noble héritage des grands ancêtres, c'est-à-dire, leur foi catholique, leur langue et leurs traditions.

La *Liberté* comprend mieux les aspirations et les devoirs du peuple canadien-français parce que la voix de la partisannerie politique n'a pas d'écho à ses oreilles, parce que l'odeur de la fameuse "assiette au beurre" n'a aucune prise sur son odorat et parce que ses mains ne reçoivent ni faveurs ni générosités gouvernementales ou ministérielles.

La *Liberté* n'a pas pour maître, Monsieur le ministre Tréfroid ou Monsieur le Sénateur Penchaud; son unique maître, c'est Dieu et son unique but c'est la revendication pleine et entière des droits des Canadiens-français dans ce pays.

En dépit de ce qu'en pense le *Manitoba*, c'est l'organe véritablement national des Canadiens-français au Manitoba. C'est la *Liberté* qui avant longtemps sera le journal populaire de nos gens de langue française et il est fort probable que son succès comme journal hebdomadaire, lui permettra d'envisager bientôt la possibilité de se transformer en journal quotidien.

Ces quelques remarques sur les événements actuels, sont écrites à la demande d'un groupe d'amis qui, malgré ce que pourrait penser le rédacteur du *Manitoba*, désavouent ce journal et l'abandonnent à ses chimères, pour se ranger parmi "Les sauveurs" de la *Liberté*.

E. Letienne.

Le Soir d'une Bataille

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'oeil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux;
Et par le morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, des râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou raidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! o soif du meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur coeur le gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

LECONTE DE LISLE.

LA REPUBLIQUE DU PORTUGAL

Des dépêches de Portugal signalent de nouveaux troubles qui ont éclaté à Lisbonne, et comme toujours les causes de ces troubles n'apparaissent pas clairement Il est évident que la république portugaise a des ennemis tenaces. Ils organisent sans se lasser des soulèvements qui, du reste, ne donnent jamais de résultats sérieux. En même temps, les royalistes portuguais préparent des campagnes de presse destinées à discréditer le nouveau régime.

Ainsi, on a prétendu en toutes langues et sur tous les tons que les prisonniers royalistes, pris les armes à la main lors des deux incursions de Païvo Conceiro en territoire portugais, étaient traités de façon inhumaine, entassés par miliers dans des cachots infects, mal nourris, en proie à des épidémies, souvent même empoisonnés et que le gouvernement, pour cacher les crimes de ses gardes-chiourmes, avait interdit les autopsies. Une grande dame anglaise, la marquise de Bedford, a prêté son nom à cete campagne, publié des articles terrifiants et fait des conférences vengeresses.

C'est ce qui a déterminé le gouvernement portugais à se défendre. Il le fait par une brochure qui ne laisse pas de doutes dans les esprits impartiaux. Le nombre des prisonniers politiques a été grotesquement exagéré. Les vaincus des incursions royalistes ont été condamnés à des peines très modérées et qui contrastent avec celles qu'eût appliquées la justice militaire de tout autre pays à des émigrés pénétrant en armes avec des mercenaires sur le sol national pour y renverser le gouvernement et entrant en lutte avec l'armée régulière.

De ces prisonniers, il n'en est mort que trois, tous de maladies bien constatées. Les vivants, loin d'être maltraités, ont des cellules claires, prenent des bains, sont éclairés à l'électricité, dorment dans de bons lits et font des promenades quotidiennes. C'est presque le confort moderne. M. Swinny, président de la Société positiviste de Londres, qui les a visités, témoigne qu'ils sont bien mieux qu'en Angleterre.

"Le détenu qui se conduit bien, écrit M. Swinny, peut recevoir des visites deux fois par semaine, et non pas deux par trimestre, comme on le fait ici; il peut recevoir différents cadeaux, tels que tabac, fruits et fleurs. J'ai vu plusieurs cellules garnies de fleurs et de tableaux. Ils ne dorment jamais sur des lits de planches. Il n'y a pas de châtiments corporels, et la plus forte peine disciplinaire consiste dans leur déménagement vers une cellule de punition qui n'est pas bien pire que les cellules ordinaires de quelques prisons anglaises."

On réédite également sans se lasser des diatribes contre les colonies de la république. Les missionnaires étrangers qui les voient de près sont unanimes à dire que l'administration portugaise est bienveillante et éclairée. Les griefs injustifiés qu'on ressasse, notamment entre les établissements portugais en Afrique, servent, le plus souvent, à introduire des incitations au partage de ces terres lointaines entre l'Allemagne et l'Angleterre. On parle d'un prochain congrès qui accomplirait cette besogne. A cet égard, le cabinet de Lisbonne est bien tranquille. Son traité d'alliance avec la Grande-Bretagne lui assure le concours de celle-ci pour le cas où une tierce puissance voudrait toucher à son domaine colonial, et rien n'autorise à soupçonner l'Allemagne de préparer une telle annexion.

Interrogé à ce sujet à la chambre, M. Antonio Maciera, ministre des affaires étrangères, s'est dit autorisé, par les cabinets de Londres et de Berlin, à faire les déclarations que voici:

"1. Le gouvernement anglais n'a pas pensé, et ne pense pas à provoquer ni à accepter aucune conférence internationale sur des affaires coloniales.

2. Le gouvernement anglais reconnait que ses sentiments envers nous, ces alliés, ne permettraient de négocier un traité, une convention ou un accord quelconque de nature analogue qui puisse affecter, à quelque degré que ce soit, notre souveraineté et intégrité et nos colonies.

"3. Il n'existe, entre l'Angleterre et l'Allemagne, aucun traité, aucune convention, aucun accord de cette nature, ni même des négociations engagées en ce sens.

"4. Le gouvernement allemand ne s'occupe de réunir aucune conférence internationale pour traiter de questions coloniales, et il repousse l'idée d'avoir pensé à affecter nos droits de souveraineté."

Il est impossible d'être plus catégorique.

Certes, les difficultés ne sont pas toutes écartées devant les pas de la jeune république portugaise, mais elle se consolide peu à peu et la restauration du roi Manuel semble fort improbable, quoi qu'on en dise dans certains cercles princiers d'Allemagne.

COQUILLES

M. Albert Cim consacre un nouvel article dans la "Revue", aux bévues, lapsus et singularités littéraires, et il rappelle que sous le règne de Louis Philippe, le ministre Guizot fut maintes fois victime de l'étourderie et peut-être aussi de la malice des "typos" de journaux. Plusieurs des coquilles qu'on leur attribue à son sujet sont restées légendaires. En voici quelques-unes:

"Veuillez, messieurs, lui faisait dire le "Journal des Débats", m'accorder un peu d'attention; je suis à bout de farces (forces)."

"Le sinistre Guizot (pour ministre) vient d'arriver dans nos murs", écrivait une feuille de province.

"M. le ministre s'est pendu hier chez le roi à Neuilly (pour rendu)."

"Le ministre, homme d'une rapacité bien connue (pour capacité.)"

"La France vient de perdre un homme de rien (bien)."

"Vu l'absence de M. Guizot, le conseil des monstres (ministres) ne se réunira pas cette semaine."

"Une foule immense remplissait l'amphithéâtre, disait un journal de Caen en 1842. L'illustre homme d'Etat prend place au milieu des gredins (gradins), et est aussitôt accueilli par les plus vils (vifs) applaudissements."

Comme le dit fort justement M. Albert Cim, la coquille, aussi vieille que l'imprimerie, ne disparaîtra qu'avec le dernier imprimeur.

L'HOMME ET LA FOURMI

Quand l'homme arriva sur la terre, les animaux y vivaient depuis des siècles sans nombre, chacun selon ses moeurs, et ne reconnaissant point de maîtres.

L'année n'avait alors qu'une saison qui surpassait en douceur les plus beaux printemps. Toute la terre était chargée d'arbres qui prodiguaient, quatre fois par an leurs fleurs aux papillons, leurs fruits aux oiseaux du ciel, et sous lesquels s'étendait un ample et gras pâturage, infini par son étendue, perpétuellement vivace dans sa riche verdure, dont les quadrupèdes, grands et petits, avaient peine à émonder la luxuriante abondance.

Le sol était parfaitement égal et uni, comme s'il eût été poli à la roue du tourneur, parce qu'il n'avait encore été ni remué par les tremblements de terre, ni bouleversé par les volcans, ni ravagé par les déluges. Il n'y avait point de ces sites âpres qui font naître de tristes pensées, comme il n'y a point de ces besoins dévorants qui développent des passions farouches. Il n'y avait point de bêtes féroces ni malfaisantes d'aucune espèce. Pour quiconque se serait trouvé une âme, c'était alors plaisir de vivre. Le monde était si beau avant que l'homme fut venu.

Quand l'homme arriva sur la terre, nu, inquiet, peureux, mais déjà ambitieux, convoiteur, impatient d'agitation et de puissance, les animaux le regardèrent avec surprise, s'éparpillèrent devant lui, et ils le laissèrent passer. Il chercha de nuit un lieu solitaire: les anciennes histoires racontent qu'une femelle lui fut donnée dans son sommeil; une race entière sortit de lui, et cette race, jalouse et craintive, tant qu'elle était faible, se parqua dans ses domaines et disparut longtemps.

Un jour enfin, l'espace qu'elle occupait ne suffit plus à la nourrir. Elle fit des sorties fugitives autour de ses enceintes pour surprendre l'oiseau dans son nid, le lièvre dans son gîte du soir, le chevreau dans ses buissons, le chevreuil dans ses grands ombrages. Elle les emporta palpitants au fond de son repaire, les égorgea sans pitié, et mangea de la chair et du sang.

Les mères s'en aperçurent d'abord. On entendit pour la première fois dans la forêt un bruit immense de gémissements qui ne pouvait se comparer à rien, car on ne connaissait pas les tempêtes.

L'homme était doué d'une faculté particulière, ou, pour s'exprimer plus justement, Dieu l'avait frappé, entre toutes autres créatures, d'une infirmité propre à sa malheureuse espèce. Il était intelligent. Il pressentit bientôt que les animaux irrités deviendront dangereux pour lui. Il inventa des piéges pour traquer les imprudents et les maladroits, des amorces pour duper les faibles, des armes pour tuer les forts. Comme il tenait surtout à se défendre, il s'entoura de palissades et de remparts.

Le nombre de ses enfants s'accroissant de jour en jour, il imagina d'élever leurs demeures au-dessus de la surface des basses terres. Il bâtit des étages sur étages, il construisit les premières maisons, il fonda la première ville, que les Grecs ont appelé Biblos par illusion au nom de Biblion qu'ils donnaient au livre, et il est probable qu'ils firent ainsi pour représenter par un seul mot l'origine de toutes les calamités du monde. Cette ville fut la reine des peuples.

On ne sait rien d'ailleurs de son histoire, si ce n'est qu'elle vit danser les premiers baladins, approvisionner la première boucherie, et dresser le premier échafaud.

Les animaux s'effrayèrent en effet des accroissements de cet espèce ennemie qui avait inventé la mort; car, avant elle, la cessation de l'existence ne passait que pour ce qu'elle est réellement, pour un sommeil plus long et plus doux que l'autre, qui arrivait à son terme, et que chaque espèce allait goûter à son tour dans un lieu retiré, au jour marqué par la nature.

Depuis l'avénement de l'homme, c'était autre chose. L'agneau manquait au bêlement d'appel de sa mère, et, quand elle cherchait à retrouver sa trace aux débris de ses témoins, elle flairait du sang sur les herbes à l'endroit où il avait cessé de les brouter.

Elle se disait: l'homme a passé là.

On s'assembla pour remédier aux malheurs qu'amenait avec lui ce nouvel hôte de la création, destiné par un instinct fatal à en troubler l'harmonie. Et comme les idées les plus indulgentes prévalaient toujours dans le sage conseil de ces peuples innocents, on avisa d'envoyer vers l'homme des ambassadeurs choisis parmi les plus intelligents et les plus graves, l'éléphant, le cheval, le boeuf, le faucon et le chien. On chargea ces notables personnages d'offrir au nouveau venu la domination de la moitié du monde, sous la condition qu'il s'y enfermerait avec sa famille, et qu'il cesserait d'épouvanter le reste des êtres vivants de son aspect menaçant et de ses sanglantes excursions.

Qu'il vive, dit le lion, mais qu'il respecte nos droits et notre liberté, s'il ne veut pas que je fasse sur lui, comme il l'a fait sur nous, l'épreuve de mes ongles et de mes dents! C'est le meilleur parti qu'il puisse prendre, si j'en crois ma force; car les lâches avantages qu'il a usurpés jusqu'ici reposent sur des artifices indignes du vrai courage.

Et en même temps le lion apprit à rugir, et battit ses flancs de sa queue.

Il n'y a point d'avantages que nous ne possédions bien mieux, dit la biche. Il s'est vainement fatigué à poursuivre le plus petit de mes faons, celui dont la tête s'élève à peine au-dessus des plus modestes bruyères, et je l'ai vu tomber, haletant et rebuté, après quelques efforts maladroits.

Je construirai comme lui, quand il me plaira, dit le castor, des maisons et des citadelles.

Je lui opposerai une cuirasse qui ne redoute pas ses atteintes, dit le rhinocéros.

J'enlèverais, s'il m'en prenait envie, ses nouveau-nés dans les bras de leur mère, dit le vautour.

Il ne me suivra pas dans les eaux, dit l'hippopotame.

Ni moi dans les airs, dit le roitelet. Je suis faible et petit, mais je vole.

Les ambassadeurs, assurés des dispositions de leurs commettants, se rendirent à la demeure de l'homme qui les attendait, et qui s'était tenu en mesure de les recevoir.

Il les accueillit avec cette perfidie caressante et fardée qu'on a depuis appelée de la politesse.

Le lendemain, il mit un chaperon au faucon, un mors et une bride au cheval, au boeuf un joug, des ceps à l'éléphant, et il s'occupa de construire sur son dos une tour pour la guerre. C'est ce jour-là que cet exécrable mot fut inventé.

Le chien, qui était de son tempérament paresseux, glouton et couard, se coucha aux pieds de l'homme, et lécha indignement la main qui allait l'enchaîner. L'homme jugea le chien assez méprisable pour le trouver bon à devenir son complice. Mais, comme tout méchant que fût le dernier des animaux créés, il avait du moins apporté avec lui quelque vague sentiment du bien et du mal, il imprima, au nom de son vil esclave, un sceau éternel d'infamie qui ne s'est effacé dans aucun langage.

Ces conquêtes achevées, il s'enhardit au crime par la facilité de le commettre. Il fit profession de la chasse et de la guerre, inonda du sang des animaux la riante parure des prairies, et n'épargna pas même dans sa rage ses frères et ses enfants. Il avait travaillé un métal meurtrier qui perçait et coupait la chair; et il lui avait donné des ailes en le munissant de plumes d'oiseau. Il ne négligeait pas, pendant ce temps-là, de s'envelopper de nouvelles forteresses, et les enfants qui sortaient du monstre allaient plus loin construire d'autres villes et porter d'autres ravages.

Et, partout où l'homme arrivait, la création désolée poussait des hurlements de douleur.

La matière inorganisée elle-même parut sensible à l'affreuse détresse des créatures. Les éléments se déchaînèrent contre l'homme avec autant de fureur que s'ils avaient pu le connaître. La terre qu'il avait vue encore si paisible et si magnifique fut incendiée par des feux souterrains, foudroyée par les météores de l'air, et noyée par les eaux du ciel.

Et quand le phénomène avait disparu, l'homme se retrouvait debout.

Le petit nombre d'animaux qui s'étaient soustraits à ces désastres, et qui ne faisaient pas partie de ceux que l'ennemie commun avait soumis, n'hésitèrent pas à se soustraire à son dangereux voisinage par tous les moyens que leur donnaient leur instinct et leur génie.

L'aigle, heureux d'avoir vu surgir des rochers inaccessibles, se hâta de placer son aire à leur sommet; la panthère se réfugia dans des forêts impénétrables; la gazelle, dans ses sables mouvants qui auraient aisément saisi ses pieds moins vites et moins légers que les siens; le chamois, dans les franges bleues des glaciers; l'hyène, dans les sépultures. La licorne, l'hippogriffe et le dragon firent tant de chemin qu'on ne les a jamais revus depuis. Le bruit commun dans l'Orient est que le griffon s'en alla d'un vol se cacher dans la fameuse montagne de Kaff, qui est la ceinture du monde, et que les navigateurs cherchent encore.

L'homme croyait avoir asservi tout le reste. Il fut content.

Un jour qu'il marchait en grande pompe dans son orgueil insolent (c'était un dieu de ce temps-là), un jour donc, fatigué de carnage et de gloire, il s'assit sur un cône assez grossier que ses ouvriers paraissaient avoir élevé à dessein dans la campagne. La construction en était régulière, solide, assez compacte pour résister au marteau, et rien n'y manquait pour seoir commodément le maître du monde.

Eh bien! dit-il, que sont devenus les animaux que mes pères ont rencontrés! Les uns ont fui ma colère, et je m'en inquiète peu! Je les retrouverai bien avec mes chiens et mes faucons, avec mes soldats et mes vaisseaux, quand j'aurai besoin de leur duvet pour mes sommiers ou de leur poil pour mes fourrures. Les autres se sont dévoués de bonne grâce au pouvoir de leur maître légitime. Ils ouvrent mes sillons, traînent mes chars, ou servent mes plaisirs. Ils fournissent leurs molles toisons à mes vêtements, leurs plumes diaprés à ma parure, leur sang à ma soif et leur chair à mon appétit. Je n'ai pas trop à me plaindre. Je suis l'homme et je règne. Est-il un seul être animé, sur tout l'espace où je daigne étendre mon empire, qui m'ait refusé son hommage et so foi?...

"Oui, dit une voix grêle, mais aigre et sifflante, qui s'élevait en face de lui du haut d'un grain de sable; oui, tyran, tu n'as pas encore dompté la fourmi Termès qui se rit de ton pouvoir, et qui te forcera peut-être demain à t'enfuir de tes cités, et à te livrer nu, comme tu es arrivé, à la mouche de Nubie! Prends garde, roi des animaux, car tu n'as pensé ni à la mouche, ni à la fourmi!..."

C'était une fourmi en effet; et l'homme s'élançait pour la tuer, quand elle disparut dans un trou. Longtemps il le cerna de la pointe de son fer; mais il eut beau soulever le sable à une grande profondeur: la galerie souterraine se prolongeait en s'élargissant, et il s'arrêta d'épouvante et d'horreur en sentant le sol s'ébranler sous ses pieds, tout près de l'entraîner dans un abîme horrible à concevoir, pour y servir de pâture à la famille de la fourmi Termès.

Il appela ses gardes et ses esclaves. L'homme en avait déjà; car l'esclavage et l'inégalité sont les premières choses qu'il ait inventé pour son usage. Il fit retourner, il fit labourer, il fit creuser la terre. Il fit renverser à grand'peine tous ces monticules artificiels sur l'un desquels il s'était reposé. La bêche et la sape lui découvrirent partout des trous pareils à celui où la fourmi Termès s'était précipitée à ses yeux. Il calcula en frémissant de terreur que le nombre de ses sujets rebelles excédait, dans une proportion infinie, celui des grains de sable du désert, puisqu'il n'y avait pas un grain de sable qui n'eût son trou, pas un trou qui n'eût sa fourmi, pas une fourmi qui n'eût son peuple. Il se demanda sans doute avec un ressentiment amer pourquoi le vaigneur des éléphants n'avait point de pouvoir sur le plus vil des insectes de la nature! Mais il était déjà trop avancé en civilisation pour être resté capable d'attacher une solution naturelle à une idée simple.

"Que me veut-elle enfin? s'écra-t-il, cete fourmi Termès qui abuse de sa bassesse et de son obscurité pour insulter à ma juste domination sur tout ce qui respire? que m'importe qu'elle murmure dans les retraites où elle se sauve de ma colère, et où je suis peu jaloux de la suivre? Toutes les fois qu'elle se retrouvera sur mon chemin, je l'écraserai du talon. C'est à moi que le monde appartient."

L'homme rentra dans son palais. Il s'endormit à la vapeur des parfums et au chant des femmes.

La femme, c'est autre chose. C'était la femelle de l'homme; une créature ingénue, vive et délicate, irritable et flexible; un autre animal plein de charmes dans lequel l'esprit créateur avait suppléé à la force par la finesse et par la grâce, et qui caressait l'homme sans l'aimer, parce qu'elle croyait l'aimer; une espèce crédule et tendre que Dieu avait déplacé à dessein de sa destinée naturelle pour éprouver jusqu'au bout son dévouement et sa pureté; un ange tombé par excès d'amour qui achevait son expiation dans l'alliance de l'homme, pour subir tout le malheur de sa faute. L'amour d'une femme pour un homme: Dieu lui-même ne l'aurait pas compris! Mais il se jouait, dans les ironies de sa sagesse, des déceptions d'un coeur qu'il avait formé à se laisser surprendre aux apparences de quelque beauté, à la foi de quelques serments, à l'espérance d'un faux bonheur.

La femme n'était pas de ce monde matériel; c'est la première fiction que le ciel ait donnée à la terre.

L'homme parvint donc à se distraire ainsi, entre les molles voluptés et les jeux cruels qui se partageaient sa vie, du regret de n'avoir pas assujetti une fourmi à sa puissance et il se reprocha même le mouvement passager de douleur qu'il en avait ressenti, comme une faiblesse indigne de la majesté souveraine.

Pendant ce temps, la fourmi Termès, descendue dans ses chemins couverts, avait convoqué son peuple entier; elle continuait, avec une infatigable persévérance, à ouvrir de loin mille voies convergentes vers la principale ville de l'homme. Elle arriva, suivie d'un monde de fourmis, sous les fondations de ses édifices et cent mille noires légions, plus pressées que des troupeaux de moutons s'introduisirent de toutes parts dans les pièces de charpente, ou allèrent fouiller la terre autour de la base de ses colonnes. Quand les pierres angulaires de tous les batiments ne s'appuyèrent plus que sur des plans inclinés d'un terrain mobile et perfide; quand les poutres et les solives, rongées intérieurement jusqu'à leur épiderme, et vides comme le chalumeau flétri d'une paille sèche, n'offrirent plus qu'une vaine apparence d'écorce, la fourmi Termès se retira subitement avec son armée de mineurs en bon ordre.

Et, le lendemain, tout Biblos tomba sur ses habitants.

Elle poursuivit ensuite son dessein, en dirigeant ses troupes impitoyables d'ouvriers sur tous les points où l'homme avait bâti ses villes, et, pendant qu'il fuyait, éperdu, devant son invisible vainqueur, il n'y eût pas une de ses villes qui ne tombât comme Biblos. Après cela, l'empire de l'homme ne fut plus qu'une solitude, où s'élevaient seulement ça et là des constructions de peu d'apparence, qui annonçaient aux yeux la demeure du conquérant définitif de la terre. Ce grand ravageur de cités, cet envahisseur formidable à qui demeurait, du droit royal de dernière possession, la propriété des immenses pays qu'il avait parcourus, ce n'était ni Bélus, ni Sésostris: c'était la fourmi Termès.

Les faibles débris de la famille humaine qui échappèrent à la ruine des villes, aux obsessions opiniâtres de la mouche homicide et aux ardeurs du seymoon, furent trop heureux de se réfugier dans les contrées disgraciées qui ne reçoivent du soleil que des rayons obliques, pâlis par d'incessantes vapeurs, et de relever des villes pauvres, fétides, pétries de fange ou d'ossements calcinés délayés avec du sang, et fières, pour toute gloire, de quelques ignobles monuments qui trahissent partout l'orgueil, l'avarice et la misère.

Dieu ne s'irrite que dans le langage des orateurs et des prophètes auxquels il permet quelquefois d'interpréter sa parole; il sourit aux erreurs qu'il méprise, aux fureurs même qu'il sait réparer; car rien de tout ce qui a été n'a cessé d'être qu'en apparence; et il ne crut pas que la création eût besoin d'un autre vengeur qu'une pauvre fourmi en colère. "Patient, parce qu'il est éternel", il attendit que la fourmi Termès se fut creusé des routes sous les mers, et qu'elle vint ouvrir des abîmes sous les cités d'une espèce qu'il ne daignerait haïr, s'il était capable de haine; il la croit assez punie par sa démence et ses passions.

L'homme bâtit encore, et la fourmi Termès marche toujours.

LA REINE VICTORIA

Sur la fin du règne de la reine Victoria, tous les ans, lorsque la souveraine faisait son voyage habituel dans le midi de la France, certains journaux bien informés prenaient des airs mystérieux et déclaraient qu'ils connaissaient parfaitement la cause du déplacement de Sa Majesté. Puis ils glissaient discrètement dans l'oreille de leurs lecteurs que la reine des trois royaumes avait embrassé la religion catholique et qu'elle venait en France... pour faire ses Pâques.

C'était tout simplement absurde.

Les opinions personnelles de la reine d'Angleterre en matière de religion étaient tout à fait opposées au catholicisme. Elle penchait plutôt vers le calvinisme. Il est facile de le prouver. Et, tout d'abord, la souveraine qui abandonnait volontiers à ses ministres la nomination des autres évêques anglicans se réservait avec un soin jaloux le choix de l'archevêque de Canterbury, celui-ci étant le primat de l'Eglise officielle. Elle jetait invariablement son dévolu sur un prélat appartenant au parti de la "Basse-Eglise", c'est-à-dire ayant des tendances prononcées au calvinisme. Témoin la nomination du Dr Temple, le dernier prélat choisi par elle. D'un autre côté, lorsque la reine était en Ecosse, au lieu de faire venir un de ses aumôniers pour officier dans la chapelle du chateau de Balmoral, selon le rite anglican,—remarquons, en passant, que pas un seul de ses aumôniers n'appartenait au parti de la "Haute-Eglise", dont la doctrine et le cérémonial se rapprochent de ceux de l'Eglise catholique,—elle se rendait à la paroisse du village de Crathie, où elle assistait à l'office presbytérien. Or, la religion presbytérienne, qui est le culte nationale des Ecossais, est le calvinisme pur et simple. J'ajouterai que, lorsque la reine Victoria se rendait dans le Midi, il y avait presque toujours quelque évêque anglican qui faisait coïncider ses vacances avec celles de sa souveraine et qui lui servait d'aumônier.

Toutefois, si les idées de la reine étaient et demeurèrent contraires au catholicisme, ses sentiments à l'égard des catholiques se modifièrent profondément dans les dernières années de sa vie et leur devinrent beaucoup plus favorables qu'ils ne l'étaient autrefois. Au commencement de son règne, Victoria avait subi, en religion comme en toute chose, l'influence de son mari qu'elle aimait avec passion. Or, la religion du prince Albert, comme celle de beaucoup d'Allemands, consistait en une sorte de piétisme panaché de rationalisme. A cela venait s'ajouter une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Lorsqu'en 1850 le pape Pie IX rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre, une explosion inexplicable de colère se produisit dans tout le Royaume-Uni. Le prince Albert et son épouse prirent l'initiative de l'agitation populaire. Ce fut sur l'invitation directe de la reine que lord John Russell, alors premier ministre, écrivit sa fameuse lettre à l'évêque de Durham, une des épitres les plus violentes et les plus sottes qui soit jamais sortie de la plume d'un homme d'Etat. Sa Majesté alors ne manquait jamais l'occasion de montrer le peu de cas qu'elle faisait des catholiques. Un certain M. Swift, ayant été élu sheriff de Londres, se fit accompagner, selon l'usage, par son aumônier ou chapelain lorsqu'il fut présenté à la cour. M. Swift, étant catholique, avait pris pour chapelain un prêtre de sa religion, Mgr Searle, prélat domestique de Sa Sainteté et secrétaire de l'archevêché de Westminster. Au moment où Mgr Searle, revêtu de la soutane violette des prélats romains, se présentait devant la reine, celle-ci lui tourna brusquement le dos, et, le lendemain, la *Gazette officielle* de Londres annonçait que la présentation à la cour du "Révérend M. Searle" était nulle et non avenue.

Après la mort du prince Albert, les sentiments de la reine Victoria à l'égard des catholiques se modifièrent sensiblement et finirent par se changer en une sorte de bienveillance. Plusieurs causes contribuèrent à ce changement. Il en est d'une nature tout intime et sur lesquelles il serait indiscret de se livrer à des réflexions quelconques; mais il en est d'autres qu'il est permis d'apprécier. Au premier rang, il faut mettre la reconnaissance que Sa Majesté éprouvait pour la courtoisie exquise avec laquelle elle avait toujours été accueillie lorsqu'elle avait voulu visiter res églises ou des établissement catholiques. Sa visite à la Grande-Chartreuse fit époque dans sa vie. Mais ce qui acheva de toucher son coeur, ce fut la gracieuse initiative prise par le Souverain Pontife, en 1887, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'avènement au trône de la souveraine du Royaume-Uni.

Léon XIII et Victoria n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. En 1846, Joachin Pecci quitta Bruxelles, où il remplissait les fonctions de nonce apostolique auprès du roi Léopold 1er, qui lui donna, au moment de son départ, une lettre pour Grégoire XVI, dans laquelle le prince louait en termes chaleureux le tact, l'habileté, l'intelligence du jeune prélat, et exprima le désir de le voir bientôt cardinal, ajoutant qu'il considérait son élévation à la pourpre comme une faveur personnelle. Avec une pareille recommandation, la nomination de Mgr Pecci était assurée. Toutefois, il ne retorna pas immédiatement à Rome, souhaitant profiter d'une occasion qui s'offrait à lui de satisfaire le plus vif de ses désirs, à savoir: d'aller à Londres, de voir le reine Victoria et de s'entretenir avec elle. En conséquence, il traversa la Manche, et, à la requête du roi Léopold, oncle de la reine qui le chérissait à l'égal d'un père, il obtint l'audience qu'il désirait si ardemment. Il en reçut une impression ineffaçable, comme il le dit lui-même dans une lettre adressée à sa famille, dans laquelle il rendait compte de sa visite.

La visite de Mgr Pecci retarda son retour à Rome, et, lorsqu'il revint dans la Ville Eternelle, Grégoire XVI était sur son lit de mort. Il ne put donc lui présenter la lettre du roi Léopold. Un nouveau Pontife monta sur le trône, et Mgr Pecci n'obtint le chapeau de cardinal qu'en 1853.

A l'époque où il ceignit la tiare à son tour, sous le nom de Léon XIII, il y eut entre la reine Victoria et lui un chaleureux échange de compliments, et l'on se rappela, de part et d'autre, la conversation qui avait eu lieu trente-deux ans auparavant.

En 1887, Léon XIII proposa de charger un envoyé extraordinaire à venir complimenter en son nom la reine d'Angleterre à l'occasion du cinquantième anniversaire de son avènement à la couronne. Cette proposition fut acceptée avec empressement, et le choix de Sa Sainteté se porta sur Mgr Ruffo-Scilla, archevêque de Pétra, nonce apostolique en Bavière, qui avait naguère mené à si bonne fin les négociations avec le gouvernement allemand. L'éminent prélat n'apportait pas seulement à la reine les félicitations du Pape, il était chargé de remettre à Sa Majesté un magnifique présent, sous la forme d'un superbe mosaïque représentant l'*Ecole d'Athènes*, de Raphaël. Ce chef-d'oeuvre, qui n'avait pas coûté moins de cinq ans de travail, était placé dans un cadre splendide. La nonce du Pape fut reçu en audience particulière par la reine qui l'accueillit avec une faveur marquée. Deux jours après, Mgr Ruffo-Scilla était à la grande fête donnée dans les salons du *Foreign Office* par lord Salisbury aux souverains et aux ministres étrangers, et, à ceux qui lui auraient demandé ce qu'il trouvait le plus extraordinaire à Londres, l'envoyé du Pape aurait pu répondre, comme autrefois le doge de Gênes, à Versailles: "C'est de m'y voir." Un précédent était créé, ce qui compte beaucoup dans la pratique anglaise. Aussi en 1897, le Souverain Pontife jugea-t-il à propos de suivre les traditions du premier jubilé, et envoya-t-il un nonce apostolique chargé de complimenter la reine à l'occasion du soixantième anniversaire de son avènement au trône. Cette fois, ce fut Mgr Sambucetti, archevêque de Corinthe, à qui échut la mission d'apporter à la vénérable souveraine les félicitations et le magnifique présent du Pape. Il fut reçu avec les mêmes honneurs et la même bonne grâce que l'avait été son prédécesseur.

F. de Bernhardt.

AU COEUR D'UN HETRE

Un fait, peut-être unique dans les annales sylvestres, vient de se produire dans la forêt de Montvilliers. Un bûcheron qui avait fendu d'un coup de hache une bûche de hêtre eut la surprise d'apercevoir, sur les faces internes du bois, une inscription très apparente, des initiales et une date: 1850.

L'inscription avait été faite à l'origine profondément, l'écorce avait été traversée et l'aubier atteint. Les couches excentriques de formation se sont poursuivies régulièrement avec le temps, elles ont peu à peu recouvert les entailles, les ont noyées dans la masse du hêtre.

Réponse péremptoire.

—Vous n'avez pas de garçon de salle dans votre restaurant?

—Mais non, monsieur, aucun.. Ils sont tous propres!

Sur le boulevard.

—Quelle différence y a-t-il entre les poissons et les voleurs?

—C'est que les poissons "ont les arrêtes" toujours et les voleurs on ne les arrête pas toujours!...

Entre ouvriers grévistes.

—Vois-tu, mon vieux, le plus chic de tous les saints, c'est encore le "syndicat".

Mot d'enfant.

—Voyons, Toto, pourquoi écris-tu métropolitain avec deux "r"?

—Ben, papa dit toujours que le Métropolitain ça manque d'air alors, moi, j'en ai ajouté.

DANS LE MONDE

NOUVELLES DE BELGIQUE

Le cinquantenaire de la libération de l'Escaut

On vient de célébrer à Anvers par de grandes fêtes le cinquantième anniversaire de la libération de l'Escaut. Ce fut en effet, en 1863 que fut signée avec la Hollande, grâce à la participation de plusieurs grandes puissances, dont l'Angleterre et la France, la convention stipulant le rachat du péage de l'Escaut Il est à remarquer que ces fêtes du cinquantenaire de la libération de l'Escaut coïncident avec la mise en adjudication des travaux du fort dont la Hollande a décidé la construction à Flessingue et qui aura précisément pour mission de fermer l'Escaut et de couper toute communication avec la mer libre en cas de guerre.

Les consuls des puissances qui signèrent la convention de 1863 furent reçus avec les autorités belges à la Bourse d'Anvers par la chambre de commerce de la métropole. Trois ministres assistaient à la cérémonie, dont M. deBroqueville, président du conseil.

M. Corty, président de la chambre de commerce, dans un grand discours, a retracé l'histoire du port d'Anvers depuis cinquante ans. Il a fait ressortir tout ce qu'Anvers doit à Léopold II et au baron Lambertmont qui négocia la libération du fleuve.

M. de Broqueville, président du conseil, dans sa réponse, a parlé de l'importance d'Anvers et de l'Escaut au point de vue de l'intérêt général de la Belgique. Il a fait l'éloge de l'oeuvre de Léopold II et a promis que le gouvernement porterait toute son attention sur le développement des institutions maritimes d'Anvers.

Le consul général de Grande-Bretagne a pris la parole au nom des puissances étrangères qui prirent part à l'acte de 1863. Il a fait l'éloge du port d'Anvers dont l'importance mondiale est considérable et il a formulé des voeux pour sa prospérité.

L'après-midi, un grand cortège historique commémorant l'affranchissement de l'Escaut a parcouru les rues de la métropole commerciale. Le roi Albert est arrivé à 2 heures et demie. Il a été reçu par les autorités municipales. Il a assisté au défilé des chaars allégoriques représentant l'histoire d'Anvers depuis le quatorzième siècle. Ce cortège fut admirablement compris au point de vue artistique.

HUERTA DEFIE LES PUISSANCES

Il ne tolérera aucun intervention étrangère et restera à la présidence envers et contre tous.

Mexico, 4.—Le président Huerta défie les puissances et entend bien garder envers et contre tout la présidence, et ne tolérer aucune intervention étrangère dans sa tache de pacifier le pays.

C'est le Dr Aureliano Urrutia, le ministre de l'Intérieur, qui a fait connaitre, samedi, les intentions du président.

"Le président Huerta ne résignera pas, dit-il. Et il ne permettra pas à aucune nation étrangère d'intervenir dans une question qui implique son honneur et celle de la nation. Je dirai plus: le général Huerta a contracté une obligation envers la nation et le monde entier: il s'est engager à en rétablir la paix dans la république mexicaine. Et cet engagement il est sur le point de la remplir. Lorsque cela sera fait, si notre gouvernement est reconnu par les Etats-Unis, nous nous en réjouirons. Mais quoi qu'il en puisse être, nous continuerons de défendre l'honneur et la dignité de la nation."

Cette déclaration du ministre de l'intérieur est considérée dans les cercles politiques ici comme une réponse du gouvernement aux députés qui cherchent à amener une entente entre l'administration Huerta et les rebelles.

LA FOLIE VAINCUE

Par des injections d'oxygène.

Paris, 5.—Le médecin en chef de l'Asile des aliénés de Villejuif annonce qu'il a guéri, en quelques jours, au moyen d'injections d'oxygène, deux patients qui étaient soudainement devenus fous. Il croit que le traitement sera toujours efficace dans les cas de folie causée par l'épuisement physique ou mental.

CASTRO VEUT SAUVER SON PAYS

Il fait une déclaration. Les troupes du gouvernement marchent contre les rebelles.

Caracas, 3.—La mobilisation des troupes gouvernementales est terminée depuis hier soir: une partie doit partir incessamment en expédition contre les rebelles.

On croit que le premier objectif sera l'Etat de Falcon, dont la capitale Coro est, depuis quelques jours, tombée entre les mains des partisans de Castro.

Les troupes sont merveilleusement disciplinées et équipées.

Le bruit court que les membres du gouvernement de Coro ont été surpris et assassinés par les partisans de Castro.

Depuis que la révolution a éclaté, les communications télégraphiques entre Coro et Caracas sont interrompues et le gouvernement n'a pas de nouvelles exactes de l'Etat de Falcon où se trouve Castro.

Castro, dans la déclaration qu'il fit à Coro, le 27 juillet, dit:

"La guerre est inévitable! Je déclare la guerre à Juan Vicente Gomez, dont la trahison et l'usurpation de pouvoir depuis 1908 sont devenues une véritable catastrophe qui m'oblige à sortir de ma vie privée.

"Le crime étend ses horribles ailes sur toute la république du Vénézuéla.

"Ce Gomez, féroce et fou, porte sur son front, l'éternelle marque du traître. Son regard brutal et son sourire perfide encouragent ses quelques partisans à achever la ruine de la patrie.

"Le Venézuéla m'appelle pour défendre ses droits.

"Je suis l'esclave de l'honneur et du devoir et j'en suis fier!

"Mon programme est de sauver mon pays de l'anarchie qui le menace, et ma politique étranpére est de tendre les mains à la civilisation et au progrès sur une base juste et équitable.

Tout Vénézuéla doit prendre les armes et contribuer au salut de la patrie."

COUP DE GRISOU

19 hommes tués dans une mine par une double explosion.

Tower City, Pa., 4.—Une double explosion qui s'est produite samedi, dans la mine East Brookside, de la Philadelphia and Reading Coal and Iron Co., près d'ici, a tué dix-neuf mineurs et en a blessé deux autres sérieusement.

La première explosion en a tué treize du coup, et cinq mineurs ont perdu la vie dans la seconde explosion pendant qu'ils faisaient des efforts héroïques pour sauver les premières victimes. Un des sauveteurs a été si gravement blessé, qu'il a succombé à ses blessures quelques heures après le désastre.

L'ART DE VIVRE CENT ANS

Un médecin croit en avoir trouvé le secret

Paris, 5.—On parle beaucoup d'un livre publié par le docteur L.-H. Goizet: "Comment ne pas vieillir et vivre plus de cent ans."

D'après les théories du docteur Goizet, la vie n'est que le résultat d'un fort courant atonique créé par le mouvement des planètes et gouverné par les lois de la gravité.

"Si ce courant se produit en de bonnes conditions, dit le docteur, la vie fonctionne normalement et aucun changement ne se produit dans le corps humain. Pour vivre centenaire, il ne suffit que de faciliter le travail de ce courant; on peut y parvenir en massant le corps chaque matin."

Le docteur Goizet, quoique très âgé, possède encore une vigueur que beaucoup de jeunes lui envieraient. Il prétend que c'est en appliquant ses théories qu'il est arrivé à ce résultat.

MYSTERIEUX

Quatre jeunes filles se noient

Keansburg, New-Jersey, 5.—Quatre jeunes filles dont l'identité n'a pu encore être encore établie se sont noyées hier après-dues à l'extrémité du "pier" en Keansburg Beach. Deux corps seulement ont été retrouvés jusqu'ici.

Ces jeunes filles s'étaient rendues à l'extrémité du "pier" de se promenant et pour une raison encore mystérieuse elles tombèrent toutes quatre à l'eau.

Beaucoup de baigneurs furent témoins de leur chute et l'on s'empressa aussitôt de leur porter secours, mais quand la première barque arriva sur les lieux les quatre malheureuses avaient disparu.

Une heure après la mer rejeta les cadavres de deux d'entre elles.

VICTIMES DE L'AVIATION

Deux aviateurs russes font une chute mortelle

Saint-Petersbourg, 5.—Le lieutenant Polikarpoff et son mécanicien, deux aviateurs russes, viennent d'ajouter leurs noms à la liste des victimes de l'aviation. Ils évoluaient ce matin au-dessus du camp de Krasboye Selo lorsque, rendus à une grande altitude, une des ailes de leur machine se brisa. L'aéroplane pirouetta dans l'espace projetant les deux hommes hors de leurs sièges. Quand on les ramassa ils étaient morts.

DANS LES BALKANS

Le gouvernement américain réclame pour tous la liberté religieuse

Bucharest (Roumanie) 6.—Hier, au cours de la réunion des délégués à la conférence de la paix M. Majoresco, président de la conférence a donné lecture d'une note du gouvernement américain exprimant le désir que l'on inscrive dans le traité de Bucharest, une clause garantissant les droits religieux et civils des populations que l'on annexera. M. Majoresco a fait remarquer que telle était la loi dans tous les pays qui prenaient part à la conférence. Les chefs des délégations ont déclaré qu'il était inutile d'insérer une clause semblable dans le traité, vu que la liberté religieuse et civile est garantie dans tous les pays.

ATTAQUES PAR DES APACHES

Cinq bandits masqués attaquent l'automobile d'un noble à Rome.

Rome, 5.—Cinq hommes masqués ont attaqué l'automobile de Signor Parisi, dans laquelle le chevalier son frère, signora Cuccia et deux enfants se promenaient, tout près de Rome, hier. Le chauffeur a mis sa machine à toute vitesse et les bandits ont tiré sur les voyageurs blessant sérieusement signora Cuccia et légèrement les autres.

L'attaque a causé une sensation dans Rome où Parisi est bien connu. Il est le fils du banquier le plus important de la ville.

LE TOUR DU MONDE

Un journaliste américain établit un record

New York.—M. Mears, journaliste, qui a entrepris de battre le record de la vitesse pour le tour du monde est arrivé. M. Mears a déclaré en arrivant:

"La route que j'avais choisie était la meilleure, et je ne pense pas que mon record soit battu avant longtemps. Le moment le plus critique fut celui de mon arrivée à Victoria, (Colombie britanique). Mais laissez-moi dire aux Américains que, sans l'amicale attitude prise envers moi par les autorités japonaises, M. Jaeger-Schmidt resterait détenteur du record."

UNE AFFAIRE DE CHANTAGE

Un prétendu gouverneur d'état mexicain qui ne serait qu'un bandit.

La Nouvelle-Orléans, 2 août.—G. Raymond Matthews, agent spécial du département de la justice; J. E. Mott, son assistant, et un Mexicain, du nom de Ernesto Fernandez, ont été arrêtés sous l'accusation de chantage.

La plainte a été déposée par un ancien gouverneur de l'Etat de Campeche, au Mexique, M. Brito.

Ce dernier a vu un mandat d'arrêt contre lui, venant de Washington et signé MacReynolds. La personne qui lui montra ce mandat lui donna l'assurance que, moyennant cinq cents dollars, il le mettrait à l'abri.

M. Brito accepta un rendez-vous et, quand Matthews eut été arrêté, on trouva sur lui cinq cents dollars.

* * *

Washington, 2 août.—On est porté ici à considérer les arrestations de la Nouvelle-Orléans comme le résultat d'une sorte de complot politique fomenté par des Mexicains réfugiés aux Etats-Unis.

M. Terreros, de l'ambassade mexicaine, déclare qu'il a demandé l'arrestation de Brito, que des dépêches représentaient comme ayant provoqué l'arrestation de Matthews et de Mott. Il a affirmé que Brito n'a jamais été gouverneur de l'Etat de Campeche et qu'il n'était en réalité qu'un bandit fameux.

LE SCANDALE DE KRUPP

Le directeur des bureaux Krupp à Berlin fait sa déposition.

Berlin, 2 août.—M. Max Brandt, le directeur de la société Krupp, a été appelé à la barre du tribunal militaire qui juge les officiers impliqués dans le scandale Krupp.

M. Brandt a affirmé que le chef du parti socialiste, le Dr Karl Liebknecht dont les déclarations au reichstag amenèrent le scandale, avait obtenu ses rapports secrets de M. de Metzern, ancien directeur des bureaux de Krupp à Berlin.

Il a déclaré:

"Je ne puis pas dire si d'autres manufactures ont obtenu de semblables informations et je ne veux pas augmenter le scandale. Je sais que d'autres manufactures ont reçu autrefois des informations.

M. Brandt a reconnu avoir offert à dîner et à souper aux officiers accusés, leur avoir prêté de l'argent et fait des présents. Il ajouta n'avoir agi ainsi dans l'espoir d'obtenir d'eux des faveurs, mais seulement par pure générosité, car il est d'une nature "énormément généreuse."

Il termina en disant qu'il avait agi ainsi croyant que la société Krupp étant bien informée, il en résulterait un bien pour l'armée.

L'agent de la société Krupp reçoit un traitement annuel de 9,625 francs et une gratification de 1,250 francs à Noël, plus une somme de 4,375 francs chaque année pour frais de représentations. Von Metzern avait, a dit M. Brandt, 18,750 francs pour ses frais de représentation.

Le kaiser, qui fait une croisière dans les eaux norvégiennes, est tenu au courant des débats par la télégraphie sans fil.

LA GUERRE CIVILE

EN CHINE

Une nouvelle guerre civile menace de mettre la Chine à feu et à sang. La lutte n'est plus, cette fois-ci, entre monarchistes et républicains, mais entre Chinois du nord et Chinois du sud. Il s'agit en fait d'un mouvement dirigé contre la personne de Yuanchikaï, ce Chinois du nord qui a canalisé à son profit et à celui de sa clientèle, l'explosion antidynastique.

L'accaparement de la révolution chinoise par une forte individualité était d'ailleurs chose fatale. Une république sur le modèle nord-américain constitue pour le moment en Chine une impossibilité. En fait d'esprit républicain, les Chinois ont tout à apprendre. Quelques idéologues, imbus de notions occidentales plus ou moins assimilées, ont réussi à imposer à leur pays la forme républicaine, mais il était bien évident dès l'origine que la révolution chinoise serait absorbée par un Bonaparte. Yuanchikaï a joué dans la Chine d'aujourd'hui le rôle que le Corse aux cheveux plats a joué dans la France de la fin du dix-huitième siècle; mais voici que la carrière du Napoléon jaune menace d'être brusquement interrompue alors qu'il n'est encore que premier consul.

L'assemblée révolutionnaire réunie à Nankin l'avait élevé à la présidence de la république, non point parce qu'il était le plus capable, mais parce qu'il dominait avec son armée les provinces du nord et parce que les provinces du sud étaient incapables de lui tenir tête.

Mais dès le lendemain de son entrée en fonction, Yuanchikaï se voyait sourdement battu en brèche par tout ce qui compte dans les provinces du sud. Politicien d'un rare talent, mais politicien du type oriental, c'est-à-dire absolument dépourvu de scrupules et parfaitement étranger à nos notions morales, Yuanchikaï entreprit de briser la résistance de ses adversaires par tous les moyens. Il joua magistralement et de la corruption et de la violence et l'on put croire tout d'abord que la manière forte lui réussirait. Il y a encore trois mois, la situation de Yuanchikaï était excellente. Et déjà les correspondants de journaux européens résidant à Pékin annonçaient que l'absolutisme renaissait de ses cendres dans la Chine républicanisée, et qu'en fait de pouvoir discrétionnaire Yuanchikaï n'aurait tantôt rien à envier aux derniers représentants de la dynastie mandchoue.

Ces prophètes trop pressés avaient compté sans le sud et son hostilité presque générale. Impuissante tant qu'elle restait sans chef, l'opposition des provinces méridionales menace aujourd'hui sérieusement Yuanchikaï pour avoir trouvé dans la personne du gouverneur militaire de la vaste province du Kiang-Si un organisateur égal, affirme-t-on, de tous points à l'homme qu'il s'agit de combattre.

Ce personnage, le général Liliehchan, a simplement refusé d'obéir aux ordres venus de Pékin, et cet acte de rébellion a immédiatement trouvé des imitateurs. Yuanchikaï n'était pas homme, du reste, à se laisser brimer impunément. Il a aussitôt envoyé contre Liliehchan les troupes du vice-président de la république qui commande à Woutchoug; mais ces troupes (et c'est un fait grave qu'il convient de mettre en relief) n'ont pas réussi à infliger aux rebelles de Kouang-Si la défaite incontestable qui eût conservé à Yuanchikaï tout son prestige. Aux dernières dépêches, au contraire, les rebelles, encouragés par ce qu'ils considérent comme des succès, feraient de nouvelles recrues. Le soulèvement s'étendrait dans tout le sud de la république et une guerre de Nordistes à Sudistes serait considérée comme inévitable.

Et déjà les puissances voisines de la Chine songeraient à profiter de ses embarras pour s'agrandir à ses dépens. Les intrigues japonaises ne seraient pas étrangères au progrès de la révolte dirigée dans le sud contre la personne de Yuanchikaï. Quant à la Russie, elle prépare tous les jours plus activement l'annexion pure et simple de la Mongolie.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	96¼
No. 2 Northern	93¾
No. 3 Northern	89
No. 4	80½
No. 5	72
No. 6	68
No. 1 Feed	60
Rejected for seeds, No. 1	88½
do No. 2	85½
do No. 3	80
Rejected, tough, No. 3	82½
do No. 4	72½
do No. 5	65
No. 1 Blé d'hiver	94½
do No. 2	94½
do No. 3	89½
do No. 4	82

Avoines—	
No. 2 C. W.	34⅞
No. 3 C. W.	34¼
Extra No. 1 Feed	34⅝
No. 1 Feed	34¼
No. 2 Feed	31¼

Orge—	
No. 3	45½
No. 4	44½
Rejected	41

Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.29
No. 2 C. N.	1.24¼
No. 3 C. N.	1.12¼

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$6.00 à $6.25
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.00 à $5.50
Vaches moyennes et genisses. Prix	$3.75 à $4.35
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $3.00
Boeufs de première qualité. Prix	$4.25 à $4.50
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $4.00
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$6.50 à $7.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.50
Brebis de printemps. Prix	7c. à 7¼ la livre

PORCS.

De choix	$9.00 à 9.50
Roughs and heavies. Prix	$7.00 à $8.00
Stags	$5.00 à $6.00

PATATES.

Patates du Manitoba.

Au char	32
Au boisseau	30-33

LEGUMES SECS.

No. 1 Manitoba, caisse retornée. Prix	22½
No. 2, Manitoba, caisse retournée, Prix	17½
Oignons d'Egypte, au sac	3.00

BEURRE DE CREMERIE

Manitoba, frais, en brique	26
Manitoba, solide	23½
Cantons de l'Est, solide	27

BEURRE

Cremerie	26
En briques séparées	22
No. 1	21
No. 2	18
En lot	17-18

FROMAGE.

Ontario (large)	14½
Manitoba (twins)	15
Ontario (twins)	14¾

OEUFS.

Absolument frais	18-19

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.45	5.35
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	4.00	3.90
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—		
80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

No. 1 Naturel, la tonne	16.00
No. 2 Naturel	15.00
No. 3 Naturel	12.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

RENDEMENTS MOYENS

"Tes vaches donnent-elles beaucoup de lait de ce temps-ci?" Voilà une question que l'on entend souvent autour de la plateforme de la fabrique. Que d'idées elle suggère! Si les vaches donnent beaucoup de lait, est-ce parce qu'elles sont bien nourries et bien soignées, ou donnent-elles ce lait en dépit du manque de nourriture et du manque de soins? Laissant de côté les questions de température, de race, d'hérédité, de persistance, comment expliquer les différences énormes de rendement que l'on constate? Par exemple, le service de l'industrie laitière à Ottawa a trouvé, dans une localité, 100 vaches qui donnaient le mois dernier, 3,000 livres de gras de beurre, et il y avait, tout près de là, dans le même comté, 100 autres vaches qui ne donnaient pas 2,500 livres de gras. D'autre part dans un comté voisin, un autre groupe de 100 vaches ne donnait que 2,200 livres de gras.

Que fait le troupeau du patron "ordinaire"? A-t-il une production décente ou se traîne-t-il péniblement dans l'ornière des rendements moyens? Le patron est peut-être satisfait de savoir que son troupeau fait à peu près aussi bien que celui de son voisin. Là se borne son ambition. Quelle pitié!

Mais les vaches à production moyenne pourraient rendre beaucoup plus si les propriétaires s'en occupaient un peu plus. Si par exemple chaque groupe de 100 vaches au Canada donnait 500 livres de gras de plus par mois, n'y aurait-il pas une différence sensible dans les chèques que reçoivent les patrons? Dans toutes les localités où l'on contrôle soigneusement le rendement, les banques ont grandement augmenté le volume de leurs affaires. On s'est aperçu que bien des vaches et bien des troupeaux étaient susceptibles de produire beaucoup plus qu'ils ne faisaient.—Faites payer un bon profit à chaque vache de votre troupeau.

C. W. F.

QUI EST RESPONSABLE

Lorsqu'un grave accident de chemin de fer se produit, on fait immédiatement une enquête pour rechercher les causes afin de prendre des mesures qui permettent d'éviter une répétition du désastre. De même, lorsqu'une erreur se produit dans un atelier, ne recherche-t-on pas celui qui est à blâmer? Sur un paquebot tous les pasagers payent leur passage; dans un grand magasin on veut que tous les comptoirs laissent un profit à la fin de l'année. Que le cultivateur suive donc cet exemple. Qu'il fasse une enquête lui aussi, pour savoir s'il n'a pas de mauvaises vaches dans son troupeau, une ou deux peut-être, qui sont en train de lui manger ses profits et qui se font payer leur passage ou leur pension par d'autres meilleures laitières. On voit souvent en effet, dans un troupeau de vingt vaches, deux ou trois bêtes dont la production de l'année ne laisse aucun bénéfice.

On voit beaucoup de vaches donnant, en juin ou en juillet plus de mille livres de lait et plus de trente-cinq livres de gras. D'autres ne rendent, dans le même espace de temps, que vingt-quatre livres de gras, et d'autres encore seulement quatre cents livres de lait. Quel cultivateur consentirait à tenir ces dernières? Et cependant ces vaches sont très nombreuses dans l'Ontario et dans Québec. Or voici ce qui nous occupe: chaque vache laitière a une certaine responsabilité, celle de produire avantageusement beaucoup de lait et du lait riche. De même le cultivateur a sa responsabilité, celle de voir à ce que ses bêtes fasses leur devoir. Son devoir, à lui, est de savoir exactement ce que produit chaque vache, mais ce n'est pas la vache qui le lui dira, il faut qu'il tienne un régistre de production pour le savoir. Un régistre de production ne coûte pas grand chose et il est extrèmement utile.

C. W. F.

L'EPREUVE ET SES VARIATIONS

Il a été démontré à maintes reprises qu'il ne faut pas s'en tenir à une seule épreuve lorsque l'on veut connaître la proportion normale et régulière de matière grasse que renferme le lait d'une vache. En effet, l'épreuve se ressent de bien des causes dont les unes sont connues mais dont quelques autres ont échappé jusqu'ici aux recherches les plus minutieuses. Ce sont justement ces variations déconcertantes et mystérieuses qui nous obligent à prendre, à intervales réguliers, des échantillons du lait et à former un échantillon composé afin d'obtenir une épreuve moyenne qui représente exactement la qualité de ce lait.

Cette question a été dernièrement l'objet de recherches très laborieuses à l'une des stations expérimentales de l'Angleterre. Une expérience comprenait sept vaches qui furent éprouvées pendant deux jours. On alla même jusqu'à éprouver séparément trois fois par jour, onze chopines provenant des quatre quartiers de la mamelle. On constata que l'épreuve moyenne, pour les vaches qui donnent 30 livres de lait par jour, était de 3.6 pour cent, mais que l'écart dans les lectures variait de six-dixièmes de un pour cent jusqu'à neuf et demi pour cent de gras.

On voit clairement par ces exemples qu'une seule épreuve peut grandement induire en erreur. Il n'existe qu'un moyen de connaître le rendement réel d'une vache, c'est de déterminer exactement sa production annuelle de lait et de gras et de déduire de la valeur de cette production, le coût de la nourriture. Or, on n'arrive à connaître au juste la production annuelle que par la pesée et l'épreuve régulières. Tout cultivateur sérieux devrait connaître l'aptitude laitière de chacune de ses vaches.

C. W. F.

LA CRIMINALITE EN ALLEMAGNE

QUELQUES CHIFFRES INTERESSANTS

De M. A. Rivière (*Revue pénitentiaire et de droit pénal*, janv. févr. 1913):

M. G. Blondel est un des économistes sociaux qui connaissent le mieux l'Allemagne, sa puissance économique, ses énergies et ses faiblesses. A la suite de nombreux voyages où il a pénétré les replis de l'âme allemande en même temps que les ressources de son sol, de son industrie, de son outillage commercial et de son organisation financière, il a résumé en un livre saisissant les multiples causes qui peuvent arrêter le prodigieux développement de cette récente parvenue: matérialisation croissante de la société, amollissement des caractères, diminution des naissances, désertion des idées religieuses et des nobles préoccupations, industrialisation à outrance, etc.

Il passe successivement en revue les imperfections de Constitution allemande, les embarras financiers, les divisions des partis, les difficultés économiques, les imprudences des banques et l'exagération du crédit, le malaise des populations rurales, la poussée socialiste, les imperfections de la législation sociale, les vices des lois électorales, l'irréductibilité polonaise et alsacienne, les nuages de l'horizon international, etc.

Nous ne pouvons analyser tous ces chapitres, remplis de faits et d'idées, gravés par un témoin qui a su voir, écouter, penser sans parti pris et qui raconte simplement, évitant la thèse, cherchant la vérité, prêt à accueillir toutes les objections. Nous retiendrons seulement les inquiétudes qu'imposent au moralistes l'excès des préoccupations mercantiles et de la spéculation, le positivisme de la science, l'invasion de l'incrédulité et de l'athéisme, surtout dans les contrées protestantes.

Le progrès moral a-t-il marché de pair avec les transformations matérielles?

La criminalité grandit précisément dans les régions où le bien-être s'est accru, ce qui prouve que ce n'est pas la misère qui est à sa source. Et l'auteur est frappé du parallélisme qui s'établit entre le développement de l'indifférence religieuse et celui de la criminalité et de l'immoralité.

La statistique, il est vrai, montre l'état absolument stationnaire de la criminalité générale depuis trente ans.

1882: 389,658 infractions; 856 sur 100,000 habitants.

1892: 534,625 infractions; 1,009 sur 100,000 habitants.

1900: 563,819 infractions; 1,014 sur 100,000 habitants.

1901: 593,972 infractions; 1,054 sur 100,000 habitants.

1902: 609,790 infractions; 1,065 sur 100,000 habitants.

1903: 601,562 infractions; 1,034 sur 100,000 habitants.

1904: 611,082 infractions; 1,036 sur 100,000 habitants.

1905: 615,006 infractions; 1,028 sur 100,000 habitants.

1906: 629,938 infractions; 1,039 sur 100,000 habitants.

1907: 624,242 infractions; 1,014 sur 100,000 habitants.

1908: 643,396 infractions; 1,030 sur 100,000 habitants.

1909: 636,853 infractions; 1,005 sur 100,000 habitants.

Mais elle attire l'attention sur l'augmentation du nombre des délits contre les moeurs. La progression constanté, depuis quelques années, de la prostitution, de la débauche, des attentats contre la pudeur, avortements, divorces, suicides, sans parler des scandales contre nature auxquels la presse a donné, à plusieurs reprises, une publicité retentissante, montre une décomposition morale d'autant plus effrayante qu'elle atteint des classes considérées comme les piliers de l'ordre social: l'aristrocratie et la bourgeoisie. Tout compte fait, le vice n'est pas moindre à Berlin, à Cologne, à Dresde, qu'à Paris et à New-York.

C'est surtout dans les régions protestantes de l'Allemagne du Nord que la situation empire; plusieurs pasteurs ont, avec tristesse, parlé à l'auteur de l'absolue inefficacité de leurs prédications. La prostitution, sur certains domaines comme dans beaucoup d'usines, est le régime normal de la famille; les rapports de l'*Association pour le maintien des bonnes moeurs* contiennent des détails navrants. Peut-être faut-il l'expliquer par ce fait que, dans une partie de l'Allemagne, les populations sont encore grossières; ajoutons que le sens de la moralité et même de la pudeur n'existent pas au même degré que chez nous.

Le nombre des divorces et des suicides, pour 100,000 habitants, a passé, en Prusse, en cinq ans, 18 à 21 et de 20 à 31.

Cet abaissement du niveau moral a coïncidé avec la diffusion d'une littérature nauséabonde, aggravée par les excitations de certains théâtres et de nombreuses exhibitions immorales auxquelles la police et l'opinion n'opposent pas des défenses suffisantes, non plus qu'à la propagande systématique du malthusianisme.

La désagrégation de la famille est, en grande partie, le résultat des transformations économiques. Quand le père, la mère et les enfants vont chacun dans une usine différente, ne se retrouvent pas même aux heures des repas, le lien familial se relâche, le foyer perd son charme et ses joies saines. On se plait au dehors. On limite le nombre des enfants, et, les sentiments antireligieux et antisociaux aidant, on voit, en Saxe, par exemple, baisser la natalité de 25 pour 100 en dix ans. C'est la crise fatale de toutes les nations qui se sont trop rapidement enrichies.

Quoi qu'il en soit de ces causes morales et de cette criminalité très spéciale, je crois qu'on ne saurait se baser exclusivement sur celle-ci pour mesurer l'étiage de l'état moral d'un peuple. Les délits contre les moeurs sont l'ordre essentiellement secret, insaisissables; ils ne peuvent être atteints que quand ils provoquent un scandale, résultat de la maladresse des auteurs ou de l'habileté de la police. Or, précisément, M. Blondel admire, avec raison, la bonne organisation de la police. Donc le maximum de ce qui pouvait être découvert a été poursuivi, ce qui absout d'autant l'Allemagne. Mais combien restent ignorés (2)! Ce critérium me semble trop fragile pour détruire ce résultat solide, concret, et que nous pouvons méditer comme une leçon: pas d'augmentation des numéros depuis vingt-sept ans!

Pour l'enfance, l'augmentation de la délinquence est certaine, et M. Blondel la rattache à des causes sociales, principalement à la désorganisation d'un grand nombre de familles, à la diminution du "respect", à une sorte de forfanterie dans le vice, à l'esprit d'indépendance intellectuelle et morale de la jeunesse. Ces constatations sont d'accord avec celles des statistiques autrichienne, italienne, anglaise française (*Revue*, 1902, p. 322; 1904, p. 157). Mais elles sont antérieures à la loi de 1901. Avant de savoir si on peut les confirmer, il faudra examiner les résultats de cette loi, merveilleusement appliquée dans tous les Etats de l'Allemagne.

On voit avec quel soin M. Blondel, psychologue autant que statisticien, a sondé toutes les plaies et examiné tous les symptômes de décadence. Il n'en reste pas moins un admirateur convaincu de l'opiniâtre labeur des savants, de l'énergie et de la méthode des industriels, de la hardiesse des commerçants et des financiers allemands. Il avoue que les effets des crises économiques démagraphiques, morales, sont à longue échéance, et il convient que l'Allemagne doit au chiffre de sa population comme aux restes de sa fécondité une énorme avance sur la France.

Pour nous en tenir à ce sujet spécial, considérons la grande Commission récemment constituée à Paris pour étudier le problème de la dépopulation. On n'y parle que de mesures financières, de dégrèvements d'impôts, d'aides matérielles, d'hygiène physique, de médecine, de lois répressives. Le côté moral semble complètement inexistant. Le matérialisme la domine. N'est-ce pas l'image de l'Allemagne? L'industrialisme, le possitivisme, l'utilitarisme y sévissent. Mais il y a une différence avec la France. Chez elle, c'est le peuple qui est matérialiste. En France, ce n'est que le Gouvernement. Cela nous permet de reprendre notre avance!

A. Rivière.

(1) *Les embarras de l'Allemagne*, par Georges Blondel. Un vol. de 316 pages, chez Plon.

(2) Que dire pour la France, où le nombre des classements sans suite (auteur inconnu) augmente chaque année dans des proportions redoutables: 57 pour 100 en 1909!

RENTREE SCOLAIRE

L'ouverture des classes au couvent de Sainte-Anne des Chênes aura lieu le 19 courant.

ECHOS

D'après le *Star* de Toronto, voici quelle sera la nouvelle répartition électorale basée sur le dernier recensement: l'Ouest obtiendra 54 sièges, ainsi divisés: Saskatchewan, 15; Manitoba, 14; Alberta, 12; la Colombie Anglaise, 12; et le Yukon, 1. Le nombre de ses représentants sera double de celui des provinces maritimes et de onze moins élevé que celui de Québec.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Les paroissiens de Fannystelle avaient la visite jeudi dernier de leur ancien curé, M. l'abbé Perreault, qui réside maintenant à Belcourt, N. D.

Il n'a pas pu demeurer longtemps parmi nous, vu qu'il avait des affaires pressantes en ville.

* * *

Comme nous l'avions annoncé le pique-nique a eu lieu jeudi dernier le 31 juillet. La température était idéale et les gens en ont profité. Les jeunes et les vieux ont quitté le travail pour venir s'égayer sur le terrain du pique-nique.

Toute chose s'est passée dans l'ordre le plus parfait; et malgré le peu de temps que le comité d'organisation avait pour faire les préparatifs, tout était au complet.

Les parties de balle au champ ont été gagnées par les clubs suivants:

Dakota vs Fannystelle: résultat 11 à 7 en faveur de Fannystelle; prix $10.00. Elm Creek vs Dakotah; gagnants Dakotah par le résultat de 6 à 3; prix $25.00.

Ensuite les courses à pieds: le montant des prix était de $25.00.

Courses de Dames et Demoiselles:

Premier prix $5.00: Mlle Yvonne Cyrenne.

Deuxième prix $2.00: Mlle Eugénie L'Espérance.

Course de Dames. Gros poids.

Premier prix $1.25: Mme P.-A. Bouvier.

Deuxième prix 50 sous: Mme Arthur Lavigne.

Courses d'hommes, d'enfants, etc.

* * *

M. Marcel Mollot vient de faire l'achat d'un magnifique auto "White": prix d'achat environ $3,500. Nos paroissiens ne sont pas en arrière quand il s'agit du "style".

* * *

Mlle Alma Laliberté qui est venue passer quelque temps en promenade chez Mlle Gratia Lavigne est retournée dans sa famille à Saint-Boniface.

* * *

M. et Mme Franty et Mlle Franty sont venus en auto de Paw-Paw, Illinois; ils doivent passer quelque temps à Fannystelle.

* * *

Nous sommes heureux de voir s'ouvrir une nouvelle boutique de Forgeron. M. Morissette en a la charge. Nous lui souhaitons du succès. Nous aimons à croire qu'il aura tout l'appui de nos braves citoyens.

* * *

M. l'abbé Bélanger de Selkirk était en promenade chez sa soeur Mme Gédéon Couture.

* * *

Mesdemoiselles Yvonne et Bertha Cyrenne, Yvonne Bourque et MM. Armand Cyrenne, Joseph Painchaud et Joseph Miron se sont rendus sous les cieux d'azur de Letellier, Man., où ils ont été rendre visite à des amies et amis; nos touristes ont fait le voyage en "otobobolink". "Oh you Fannystelle Sports!"

M. Geo. Hetzel commence à se remettre de l'accident qui lui est arrivé à la joute de balle au pique-nique de jeudi dernier. Il s'est fracturé l'épaule en tombant sur le troisième "bût". M. Marcel Mollot a bien volu transporter le blessé en auto chez le docteur d'Elm Creek où on lui a donné les soins requis.

Je crois que M. Hetzel ne pourra plus jouer à la balle car l'épaule blessée est la droite et c'était lui qui était le lanceur pour le Club Dakota. Nous sommes bien peiné de le voir malade et de voir sa carrière de joueur terminée. M. Hetzel était un lanceur qui a déjà joué dans les clubs dit professionnels.

* * *

La température est "comme qu'on dirait magnifique" telles sont les premières paroles des premiers passants échangées sur les rues de notre boulevard: "Il fait chaud" l'un dit à l'autre; l'autre de répondre par un grand "Ah oui!" et puis "File Baptiste. Chacun va prendre son travail respectif.

* * *

Les moissons vont se faire bientôt. Le blé commence à changer son manteau de verdure pour se vêtir de celui Jaune d'Or. Ensuite les battages avec ses travaux multiples.

Les dames et demoiselles n'ont pas hâte aux battages comme par le passé d'ailleurs. Il faut faire la cuisine pour préparer la nourriture nécessaire à l'alimentation des employés des machines à battre.

Le nombre des hôtes est grand, et règle générale, tous ont l'appétit semblable aux habitants des grands bois.

Aux jours de pluie, jours toujours bénis dans les temps des battages, on change le mot "maison" pour prendre celui d' "Arche de Noé." Il faut bien abriter les "descendants d'Adam" contre les intempéries de la saison; et leur servir les différents mets avec autant d'abondance que s'il n'avait jamais plû.

Yvonnie.

TRANSCONA

Monsieur l'abbé Lee, curé de la paroisse de l'Assomption de Transcona est en tournée dans le diocèse de Régina, prêchant des retraites dans les paroisses canadiennes-françaises de ce diocèse. Le R. P. Marciteau, du collège de Saint-Adolphe, le remplace durant son absence.

* * *

Mardi dernier les RR. PP. Adam s.j., DeMangelere s.j. et l'abbé Bertrand ont été les heureux visiteurs du Père Marciteau.

* * *

M. A. Pouliot est de retour d'un voyage à Montréal, où il demeure plusieurs semaines chez ses parents et amis. Mme Pouliot, son épouse, est ausi de retour avec ses enfants.

* * *

Le Comité de Colonisation Industrielle est entré en relation avec un bon nombre de Canadiens-français de la province de Québec et nous avons tout lieu de croire que plusieurs de nos correspondants viendront avant longtemps augmenter le petit nombre de Canadiens-franaçis ici à Transcona.

SAINT-LEON

La coupe et la rentrée des foins sont à peu près terminées. Toujours un temps superbe.

Quelques pluies rafraichissantes font le plus grand bien aux semailles tardives. Encore quelques jours et de toutes parts la moissonneuse fera entendre son bruit particulier si agréable aux oreilles du cultivateur.

* * *

Encore une fois la sinistre moissonneuse a faite son apparition dans notre paroisse enlevant à sa famille Mlle Bernadette Rondeau, âgée de 14 ans.

Cette famille nous est venue l'an dernier du Bas-Canada, et a été déjà bien éprouvée ce printemps par la mort de leur fille aînée.

A cette famille de travailleurs, nous offrons nos plus sincères sympathies.

* * *

Un accident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, s'est produit il y a quelques semaines.

M. Bouderlique et sa famille revenait en voiture, d'une cueillette aux framboises, quand, approchant de la maison les chevaux furent pris soudain de peur. La voiture par une virage trop brusque accrocha quelques instruments agricoles et culbuta, projetant ses voyageurs assez brusquement sur le sol. M. Bouderlique, sa fille, se relevèrent assez indemnes. Il n'en fut pas de même de Mme Bouderlique fort contusionnée. J'apprends heureusement que cette dame prend du mieux. Nous lui souhaitons bon et prompt rétablisement.

Lorrain.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Mardi soir le 5 du courant avait lieu à notre Salle Municipale une assemblée convoquée dans le but d'amener nos contribuables à prendre des mesures nécessaires pour améliorer nos routes.

L'assemblée se fit sous la présidence de M. Eug Desautels, préfet de la municipalité. M. Gilbert Lane agissait comme secrétaire. M. Cusson, qui a des intérêts dans Sainte-Anne comme propriétaire d'une "coupe de sable" et se montre très sympathique au développement de notre municipalité nous démontra le but de l'assemblée et les avantages que nous retirerions à améliorer nos chemins ruraux. Il parla d'une façon concise plus d'un quart d'heure durant et termina aux applaudissements de toute l'assemblée.

L'orateur suivant fut M. Lauzon. Il était bien entendu que les orateurs s'en tiendraient au but de l'assemblée.

M. Lauzon cependant, est-ce à cause de son *inducation* très limitée, comme il le confessa lui-même ou plutôt ce qui était plus visible, dans le but de s'attirer les sympathies des électeurs de Sainte-Anne qui ne lui pardonnent pas de nous avoir *flanqué* une license malgré les protestations des plus dignes d'ici, toujours est-il il ne parla que politique pendant plus de trois-quarts d'heure et 4 à 5 minutes à peine au sujet des chemins.

Il trouva moyen de lancer l'injure à la province de Québec blâmant d'un ton courroucé ceux qui avaient contribué à renverser Sir Wilfrid et termina en disant que tout ce que nous demanderions à l'honorable secrétaire provincial, nous serions sûrs de l'obtenir.

Il fit justement remarquer les bonnes dispositions de l'honorable premier-ministre Roblin, c'est ce qu'il dit de mieux tant qu'à parler politique. Il protesta de son impeccable honnêteté, de son héroïque dévouement à la cause sacrée de nos écoles.

Il chanta sur un ton claironnant, sa droiture passée, présente et future et par-dessus tout son *admirable soumission au clergé.* Il était prêt à sacrifier tous les honneurs et tous les avantages plutôt que de ne pas revendiquer le plus infime de nos droits.

Tout était bien beau pour celui qui ne connaissait pas M. Lauzon. Malheureusement pour lui, toute l'assemblée connaissait sa conduite et *sa droiture passée présente et future* et surtout *son admirable soumission au clergé* et à ce passage de son discours en trois... cents points les auditeurs le huèrent. Il dut céder sa place. A ce moment M. Smith fut appelé à prendre la parole.

Il voulut dire certaines vérités un peu dures à M. Lauzon, mais celui-ci s'objecta disant qu'il ne devait pas parler de politique. T'as qu'a voir!! M. le président que l'on croyait suffisamment qualifié pour juger impartialement du cas n'avait pas vu un seul mot de politique dans le discours précédent et offrit sa démission si M. Smith persistait à parler de politique.

Le calme rétabli on invita M. le curé Jubinville qui sur l'invitation spéciale de M. Cusson s'était rendu à l'assemblée. Il se lève aux applaudissements de toute l'auditoire.

Il ne désire pas faire de discours et encore moins parler de politique. Il se déclare en faveur des bonnes routes autant que qui que ce soit. "Je me permettrai, dit-il, de relever un mot du discours de M. Lauzon puisqu'il a bien voulu vanter sa soumission au clergé. "M. Lauzon, dit-il, m'avait assuré qu'il travaillerait de toutes ses forces pour empêcher la réouverture de l'hotel de Sainte-Anne et à peine avais-je le dos tourné qu'il achetait lui-même cet hotel pour continuer d'y faire couler le whisky. Je regrette de le lui dire devant cette assemblée, mais M. Lauzon m'oblige lui-même à dire qu'il est un MENTEUR."

L'assemblée applaudit frénétiquement cette déclaration et conspue Lauzon. Ensuite M. le Curé se retirant on crie trois hourrahs pour sa fière attitude.

Tel fut le succès de M. Lauzon à Sainte-Anne. S'il a du coeur il n'y reviendra plus. Mais en a-t-il? *That is the question.*

Un électeur.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Médéric leva la tête, une tête froide qui avait pris depuis deux jours une expression effrayante pour un observateur; il regarda Merluchet bien en face, puis, sans presque desserrer les lèvres:

—Pourquoi pas? répondit-il..

Dès lors, c'était réglé; en revenant à sa place, Merluchet fit signe au Trumard, très anxieux malgré leur canaillerie proverbiale; ils comprirent que Médéric irait jusqu'au bout, et, baissant la tête, feuilletèrent leurs dictionnaires avec une ardeur qui étonna jusqu'au Kabyle.

CHAPITRE XVIII

Le lendemain, jour de la Toussaint, la messe se célébrait à 7 heures et demie, l'assistance y était obligatoire. D'ailleurs, les trois divisions y venaient très volontiers; la chapelle bien chauffée, parfumée d'encens avant la cérémonie, l'éclat des décorations, la musique très soignée, peut-être les restes d'une éducation qui avait été pieuse, pour la plupart, au sein de leur famille, tout se réunissait pour les attirer; cela rompait la monotonie de la vie quotidienne, ce qui est toujours très apprécié, et par les prisonniers, et par les collégiens.

L'hiver approchait, et ce matin-là il fit un brouillard *à couper au couteau.* Pendant le défilé des élèves, de l'étude jusqu'à la chapelle, Merluchet rejoignit Médéric qui marchait le dernier, et encore une fois l'interrogea, ne pouvant pas croire qu'il allât jusqu'au bout. Médéric lui répondit en colère. Oui, il irait jusqu'au bout; quand il prenait une résolution, elle était prise; il était un homme, lui, et pas un phraseur comme eux tous; qu'ils viennent seulement à la gymnastique dès la sortie de la chapelle, ils en auraient la preuve! Le Kabyle, entendant parler dans le brouillard, se rapprocha d'eux; ils le devinèrent et se turent.

A le demi-heure sonnant, la messe commença, très recueillie; beaucoup de parents étaient déjà là, dans le fond, sous l'orgue et à la tribune. Les enfants chantèrent les cantiques habituels des messes de communion; mais, pour eux, l'accoutumance n'ayant pas émoussé la sensation, on devinaient qu'ils allaient à leur âme, à leur âme qui avait abusé de bien des choses déjà, mais qui gardait pourtant encore d'autres côtés accessibles aux émotions réconfortantes de la religion; et elle était douce et amère, cette heure pour l'aumônier, c'était une des rares fois où il pouvait, parler à des coeurs un peu disposés à l'entendre, mais quels ménagements encore devait-il prendre pour ne choquer aucun de ces professeurs gourmés qui l'écoutaient là, les bras croisés, l'air hautain, estimant que leur correction extérieure était la suprême condescendance que la religion pût jamais exiger d'eux.

Oh! ces faces glabres, ces yeux froidement ironiques!.... Ce cadre glacé pour la chaude éloquence de ses paroles: que de fois l'aumônier s'était retenu pour ne pas protester contre lui, contre cette contradiction qui place une âme d'enfant entre les idéalités chrétiennes, créant les enthousiastes et les forts, et la rigidité positiviste donnant naissance aux déçus et aux ratés!

Ce matin-là, l'aumônier, immédiatement avant la communion, se retourna vers les enfants qui s'assirent; un professeur regarda l'heure; les autres se préparèrent à écouter, avec l'air de gens qui estiment que, la corvée étant obligatoire, autant la faire de bonne grâce.

D'ailleurs, l'abbé Vignot ne fut pas long:

—Tout le monde, disait-il, cherche une amitié, les jeunes gens plus que les autres, et la religion les encourage; dans la Sainte Ecriture il est écrit: "*Voe soli*, malheur à celui qui est seul ici-bas..." Or, il est un ami, le plus vrai, le plus fidèle de tous, qui est bien seul au collège, c'est le Christ Jésus. C'est leur ami, il le dit expressément dans l'Evangile: "Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes; il les a aimés jusqu'à la folie de la croix; il les a trop aimés: *Dilexi nimis.*" Il parle aujourd'hui pour ce grand Méconnu, pour ce divin Oublié; il supplie les fervents des trois divisions de l'aimer pour ceux qui ne l'aiment pas assez, de communier pour ceux qui ne communient pas, d'être autour d'eux les apôtres de Jésus-Christ, de le prendre par la main pour le faire entrer de nouveau dans l'âme de leurs frères tièdes...

Tièdes!... Il y a des jeunes gens qui sont tièdes!... Quelle contradiction! Etre tiède à seize ans, à l'âge où les enthousiasmes palpitent dans la poitrine, où l'on se ferait tuer pour une idée impossible, pourvu qu'elle soit belle!... Il faut venir au XIXe siècle pour trouver cette monstruosité: un jeune homme.... tiède, blasé; sollicité à tous les efforts, et qui répond, un pli mauvais aux lèvres: "A quoi bon!..."

—La cause de ce découragement prématuré, jeunes gens, disait-il, ne la cherchez pas dans toutes les causes qui ont tué la foi, ou qui l'ont amoindrie dans vos âmes: on ne vaut ici-bas que par ce que l'on croit; *celui qui ne croit à rien, ne vaut rien!* ". Et il n'a aucune raison pour valoir quelque chose: si, au bout de la vie, il n'y a qu'un trou noir, et le néant, alors le bien, le mal, la vertu, le vice, ne sont que des mots créés pour endiguer les passions des imbéciles; et une doctrine qui amène à un pareil résultat est jugée par elle-même.

Vous avez donc le devoir de rechecher la vérité, d'avoir foi en elle, de vous inspirer d'elle. Demandez-la aujourd'hui à Dieu: dites-lui: Seigneur, je suis un aveugle... faites que je voie!... Seigneur! Je suis un blessé... faites que je guérisse!... Il y a au ciel des jeunes gens, des hommes qui ont passé par vos souffrances morales et intellectuelles, et qui se sont sauvés parce qu'un jour ils se sont humiliés et ont reconnu qu'ils n'étaient rien, et que c'était de la folie de vouloir comprendre tout Dieu avec notre pauvre petit cerveau humain...

L'abbé Vignot parla ainsi, au milieu d'un silence religieux, et devant des professeurs qui, intéressés malgré eux, ne regardaient plus l'horloge; puis il finit sur une péroraison émue, belle comme tout ce que la religion inspire, et dont le souvenir mit un tremblement aux doigts de l'organiste, au moment où, le silence tombant sur la chapelle, il joua le si religieux cantique:

Devant Jésus, croisant leurs blanches ailes....

composé autrefois par une âme d'artiste pour les jeunes gens d'un grand collège de Paris.

Ce fut un murmure presque céleste de cette mélodie, que les quelques enfants qui devaient communier montèrent à la Sainte Table. Tout le monde était à genoux et la voix de l'aumônier s'élevait, impressionnante, au-dessus de l'assemblée:

—*Misereatur vestri omnipotens Deus!*... Que Dieu prenne pitié de vos âmes, qu'il vous pardonne vos péchés, et vous conduise à l'éternelle vie!

Puis trois fois, au milieu des fumées de l'encens, il éleva l'Hostie sainte au-dessus du calice d'or, répétant les paroles humiliées du centurion:

—*Domine, non sum dignus;* Seigneur, je ne suis pas digne que vous descendiez dans mon coeur... mais une parole... dites seulement une parole... et mon coeur sera guéri...

Agenouillés à la Sainte Table, les communiants attendaient, regardés avec une sorte de vénération par les petits de troisième et de seconde division qui n'avaient pas encore fait leur Première Communion; puis l'abbé Vignot descendit de l'autel, et, lentement, déposa sur les lèvres de chaque enfant le divin Sauveur de nos âmes.

Clément étant le premier d'un banc, retourna le premier à sa place; il se préparait à mettre la tête dans ses mains pour l'action de grâces, quand, presque poussé par une force invincible, il releva les yeux, entendant craquer sur le tapis-chemin un pas qu'il connaissait bien.

C'était Médéric qui revenait de communier, marchant lentement, les bras croisés, la figure crispée par une expression de tranquillité voulue, quelque chose comme une tempête intérieure sous des traits immobilisés par une volonté effrayante.

Et Clément, la tête baissée, ne pouvait plus prier:

—Mon Dieu, c'est mal, quand vous êtes là, encore vivant dans mon coeur, de faire des jugements téméraires; mais j'ai peur, Seigneur, j'ai peur pour vous. Moi, du moins, je veux faire ce que l'abbé Vignot a dit, vous prier pour ceux qui ne prient pas, vous aimer pour ceux qui ne vous aiment pas, et communier pour ceux qui ne communient pas... ou qui...

Et la pensée affreuse revenait dans son esprit; et plus il la chassait, plus elle revenait tenace, obsédante, se précisant avec une netteté qui l'épouvantait: ...Ce n'était pas possible, dans quel but aurait-il fait cela?... Et, secouant la tête comme pour chasser un cauchemar, Clément se mit avec les autres à chanter le cantique de sortie, qui, au moins, l'empêcherait de penser...

Quand la messe fut finie, les élèves partirent, à l'exception de ceux qui avaient communié; et le silence retomba sur la chapel-

CHEZ LES CANADIENS FRANCAIS ET LES CATHOLIQUES DE L'OUEST ET DE L'ONTARIO

CE QUE LE DELEGUE DU COMITE PERMANENT DE LA LANGUE FRANCAISE EST ALLE FAIRE, ET CE QU'IL A RESSENTI, EN VISITANT LES GROUPES CANADIENS-FRANCAIS DE L'OUEST ET DE NOUVEL-ONTARIO.

L'Action Sociale, 16 juillet 1913

D'aucuns ayant laissé paraitre qu'on avait pu se méprendre, en certains quartiers, sur le véritable caractère de la mission naguère accomplie, auprès des groupes français de l'Ouest canadien, par le délégué officiel du Comité Permanent de la Langue française, il nous a paru utile de solliciter de cet envoyé lui-même quelques précisions à ce sujet.

L'un des rédacteurs de *l'Action Sociale* est donc allé poser à M. Amédée Denault quelques discrètes questions, sur cette matière aussi délicate qu'importante.

Une propagande d'action.

A notre demande:—"Devons-nous comprendre que vous aviez autre chose en vue qu'une simple tournée oratoire, M. le Délégué, au cours du voyage que vous venez de faire à travers l'Ouest canadien?" voici en quels termes notre confrère a bien voulu répondre:

—On s'abuserait du tout au tout, si l'on entretenait la pensée que, de près ou de loin, directement ou indirectement, ce fut pour les fins d'une tournée oratoire que j'ai parcouru l'Ouest, du 5 au 26 juin dernier. Pareille prétention eût été à cent lieues de mes désirs, comme de mes moyens

Délégué officiel du Comité Permanent de la Langue française auprès de nos compatriotes canadiens-français de l'Alberta et du Manitoba, qui se réunissaient en conventions provinciales, à Edmonton et à Saint-Boniface; qui avaient particulièrement invité notre Comité à prendre part à leurs fêtes, ce à quoi ils avaient droit, après avoir figuré eux-mêmes si avantageusement à notre grand Congrès de Québec, j'en ai profité pour visiter plusieurs des groupes français de l'Ouest, pour nouer ou resserrrer des relations amicales et préparer des résultats pratiques.

C'est plutôt par surérogation, et dans le cours normal des négociations dont j'avais charge, que je fus amené, assez contre mes inclinations, du reste, à prendre la parole en public, une demi-douzaine de fois dans l'Ouest et à une couple de reprises dans l'Ontario.

Mais je puis vous assurer que mon dessein était tout autre que de sacrifier volontairement du temps et des énergies au triomphes aléatoires d'une rhétorique incertaine. Consciencieusement et du moins mal que je l'ai pu, j'accomplissais une mission d'organisation des forces canadiennes-françaises, sur le terrain à la fois national et religieux; une propagande systématique d'action catholique et française: sur la base solide de la foi fièrement affirmée, dans le cadre des convictions patriotiques réduites en formules de discipline et de mouvement.

Espoir en l'avenir de nos groupes extérieurs.

—Voilà qui suffit assurément pour couper court à toute incertitude et à tout malentendu sur la nature et les visées de votre intéressant voyage. Mais vous plairait-t-il d'ajouter, pour nos lecteurs, à ces précieux renseignements un résumé de vos impressions de voyageur?

—Je veux bien, si vous l'estimez utile.

Mes impressions d'ensemble, recueillies tant dans tout l'Ouest que dans l'Ontario, sont excellentes et tout à fait rassurantes. Arrivant, avec un grain de pessimisme au coeur, à cause des malheurs des temps actuels aussi bien que des menaces de l'heure qui vient, au sein de nos groupes français des trois provinces du Centre-ouest et du Nouvel-Ontario, j'en suis revenu plus optimiste que jamais, et sincèrement persuadé, j'en faisais le loyal aveu à tous mes auditeurs de là-bas, que le temps est arrivé de reprendre confiance en l'avenir de nos groupes dispersés à travers la Confédération; qu'il n'y a pas de bonnes raisons de continuer à craindre, pour ces quelque trois à quatre cent mille Canadiens-français qui ont essaimé hors du Québec, qu'ils soient autant de forces perdues pour la race française au Canada. Loin de là, et quelle que soit la destinée politique de notre Confédération canadienne, tous ces éléments épars de notre nationalité peuvent non seulement surnager, survivre, se conserver distincts et homogènes, avec leurs caractéristiques propres, mais il leur est loisible d'aspirer à jouer leur rôle, efficace et important, dans le maintien et l'affirmation de la foi catholique et de la civilisation française en Amérique.

Tout cela, à l'unique condition qu'ils le veuillent bien sincèrement, et que nous soyons résolus à les y aider, nous, les héritiers de la maison paternelle, les Canadiens-français de la province de Québec...

Fidèles aux traditions de la race

—Un tel langage est agréable à entendre, certes; mais dites-nous donc, s'il vous plait M. Denault, si les deux conditions que vous venez de poser à l'accomplissement des destins que vous nous faites entrevoir vous ont paru, là-bas, et vous semblent, ici également, en voie de réalisation.

—Ce m'est un bonheur de vous répondre: oui, absolument, en ce qui concerne nos frères par le sang, nos compatriotes de la *diaspore* (dispersion): les Canadiens errants", à notre point de vue provincial—et S. G. Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, j'en fus heureux, ne rougissait point de ce titre, lorsqu'il entonnait lui-même, au grand banquet national de Winnipeg, le 23 juin, la plaitive mélopée, si populaire chez nous: "Un Canadien errant, Banni de ses foyers" —oui, peut-être, les "Canadiens errants", mais, en réalité, les "enracinés quand même" au vieux sol ancestral, qui est partout nôtre, d'un coin à l'autre du Canada. Séparés de nous par les distances énormes, ils ne nous sont que plus étroitement unis par les plus solides liens du coeur, par les meilleures inclinations de l'esprit, et surtout par les inaltérables affinités de la même foi catholique commune, et toujours sacrée pour eux au même degré que pour nous.

"Catholiques et français toujours", ils veulent de toute la force de leur âme rester, en tout et partout, fidèles aux grandes traditions qui nous sont également chères. C'est à des convertis que nous prêchions, nous le sentions, avec une émotion bien vive, aux chaleureux battements de leurs mains, quand nous eûmes l'avantage de faire résonner cette note, aussi clairement que nous le pouvions, à leurs oreilles ravies d'entendre ce messager fraternel que leur apportait, du cher vieux Québec, le verbe français enfin revenu des bords du Saint-Laurent tout exprès pour rentrer en colloque avec eux.

Ils veulent demeurer eux-mêmes, ils veulent rester obstinément des nôtres, nos gens de l'Ouest et de l'Ontario, en dépit des assauts que leur livrent les éléments cosmopolites qui les entourent et voudraient les absorber; malgré les embûches que leur dressent de mesquines jalousies. Ils le veulent avec énergie, et ils en prennent généreusement les moyens.

Ils en étaient arrivés au point où ils se demandaient, non sans quelque angoisse, si nous allions enfin, nous du chateau-fort de la province de Québec, trop longtemps paralysés par une inconcevable apathie, une déplorable indifférence — qu'explique seule, sans la justifier, une trop longue période de cete paix apparente, de cette sécurité présumée, toujours funestes au progrès de notre nationalité franco-canadienne, dont l'essence est d'être militante, comme l'Eglise de Dieu, dont elle est la fille—ils se demandaient si nous allions enfin nous résoudre à voler à leur secours, à les encourager, à les aider, dans leur noble et suprême effort pour assurer l'honneur du nom et pour demeurer fidèles à l'esprit de famille.

Nous avons eu la joie de constater que la mission opportune dont le Comité Permanent de la Langue française nous avait chargé auprès des divers groupes par nous visités; que le passage et l'intervention éloquente de M. Henri Bourassa, leur apportant, à la même heure, un autre témoignage du vif intérêt qu'ils inspirent à la province de Québec, et du souci, tardif assurément, mais profond, loyal, dont elle s'anime pour le soutien de leur cause et pour la reprise de relations plus intimes avec eux: que les initiatives prises chez nous, cette année, à la suite des états-généraux français de l'an passé (Congrès de Québec, 1912), en faveur de nos groupes extérieurs—nous avons eu la joie, dis-je, de constater que ces avances semblaient apporter aux légitimes inquiétudes de nos gens, trop longtemps délaissés par nous, une satisfaisante et apaisante réponse. Elle suffira, espérons-le, à les persuader que nous voulons, comme eux, qu'ils luttent et qu'ils triomphent, pour le drapeau (franco-catholique), contre tous les éléments et les circonstances adverses, et que nous entendons y collaborer avec eux, du mieux qu'il nous sera possible.

S'il le comprennent ainsi, et nous croyons bien que tel est, maintenant, le cas, nous pouvons compter qu'ils seront victorieux. Inébralablement fidèles, jusqu'ici, nonobstant les destins contraires, à la cause catholique et française, au Canada, ils en deviendront, au besoin, les héros, nous avons lieu de nous le promettre, pour peu que nous les encouragions et que nous leur donnions le bon exemple.

Ils sont 100,000, ou bien près, dans l'Ouest; 250,000 dans l'Ontario; et nous sommes, dans le Québec, 1,650,000 pour leur prêter main forte. Or, la civilisation française et la foi catholique furent, jadis, maintenues, aux rives du Saint-Laurent, dans des conditions proportionnellement plus défavorables, par 60,000 patriotes de sang français, abandonnés de leur mère patrie. Nous n'avons pas le droit de méconnaitre cette haute et salutaire leçon de notre histoire!

L'organisation essentielle

—Vous nous dites, monsieur, de nos compatriotes de l'Ouest, et vous nous donnez à entendre la même chose de ceux de l'Ontario, qu'ils veulent rester eux-mêmes: catholiques et français toujours, et qu'ils s'organisent en conséquence; vous ajoutez qu'il n'en tient qu'à nous, du Québec, de les y assister et de leur assurer le succès; voudriez-vous nous exposer de quelle façon vous comprenez ce double mouvement?

—Très volontiers, mon cher confrère. Nos compatriotes canadiens-français de l'Alberta et du Manitoba—demain ce sera le tour de la Saskatchewan—à leurs conventions de juin dernier, non seulement se sont rencontrés, se sont concertés et réconfortés pour la lutte à soutenir et les conquêtes à entreprendre, tout en profitant du concours que leur offrait, à cette fin, la province de Québec, mais ils ont pris soin de préparer efficacement leurs lignes de combat, en basant leur organisation sur l'institution vitale qui assura constamment la victoire de notre nationalité canadienne-française: le groupement paroissial.

Dans chacune de ces trois provinces de l'Ouest, des comités locaux, à base paroissiale, de langue française et de foi catholique, car les deux, là comme chez nous, vont invariablement de pair, s'établissent rapidement; ils unissent leurs forces et centralisent leurs énergies sous l'égide d'un Comité central provincial, formant une armée compacte de patriotes et de croyants, décidés à s'affirmer, en toute occasion, catholiques et français d'abord! Pareille armée, jouissant d'un prestige indiscutable, disposant d'un ensemble de suffrages fort important—particularité qui n'est pas à dédaigner—; pouvant, de plus, sur le terrain catholique, et comme entité distincte, lier partie, à l'occasion, avec les forces, également organisées au point de vue national, des catholiques allemands, des catholiques polonais, des catholiques ruthènes, etc., est à même de se promettre le succès, presqu'à coup sûr, dans les campagnes que ses chefs décideront d'entreprendre, pour les revendications religieuses et nationales.

Inutile de rappeler, ce qui est assez généralement connu, qu'une telle organisation existe déjà chez nos gens de l'Ontario. Mais ce qu'il fait bon de reconnaitre sur place, car ceci est davantage ignoré, c'est qu'au Nouvel-Ontario, du moins du côté d'Haileybury, où nous visitions notre Secrétariat régional au Vicariat du Témiscamingue, après ceux d'Ottawa et de Hull, ceux d'Edmonton, de Régina, de Prince-Albert et de Saint-Bonifece, cette organisation est beaucoup plus avancée qu'on n'osait le supposer, et qu'elle a déjà obtenu des résultats qui sont du meilleur augure pour l'avenir.

Vienne à présent s'ajouter à l'entrain de ces armées divisionnaires des provinces ou des régions, selon le cas, pour les mettre en branle, les inspirer, les relier entre elles, l'influence unifiante d'un état-major général, comme le Congrès de la Langue française a chargé son Comité Permanent de le constituer, pour toutes les forces franco-catholiques en Amérique, et avec la collaboration des postes de communication, vivants et agissants, que vont devenir les vingt et quelques Secrétariats régionaux du Comité Permanent L.-F., n'a-t-on pas lieu de s'attendre à ce qu'une pareile force soit irrésistible, tant pour les revendications purement morales que pour prêter un appui matériel, général et solidaire, à l'une des ailes, plus particulièment attaquée, de la grande armée nationale, comme, à l'heure présente, celle de l'Ontario?—"Le frère qui est aidé par son frère est une puissance invincible", a proclamé la Sagesse.

C'est ce qu'ont très bien compris tous nos groupes extérieurs à qui fut exposé le projet du "Ralliement catholique et français en Amérique", plan fédératif du Comité Permanent de la Langue française. Tous l'ont approuvé en principe, et tous ont voulu y engager leur plus franc concours, reconnaissant librement que, dans cette organisation systématique des énergies catholiques et françaises en Amérique, se trouve la meilleure solution encore offerte du problème de la défense et de la propagande efficaces de l'influence française en nos milieux.—"Vous nous apportez le gage de l'espoir, de la confiance en l'avenir et de la solidarité fraternlle de tous les groupes français du Canada: c'est une garantie suffisante pour remonter nos courages et nous affermir dans la lutte; pour nous promettre le succès définitif, a bien voulu nous dire S. G. Mgr Langevin. Et NN. SS. Legal, Mathieu, Pascal et Béliveau daignèrent aussi nous mettre sous l'impression qu'ils ne pensaient pas autrement. Tel fut encore le sentiment de plusieurs autres ecclésiastiques distingués et de nombreux dirigeants laïques.

C'est sur ces propos réconfortants que notre rédacteur prit congé du délégué du Comité Permanent de la Langue française, non sans rendre grâces, comme il convenait, à la courtoisie de son accueil.

DEUX PRETRES NEGRES

Mgr Streicher, vicaire apostolique de l'Ouganda, a donné, le 30 juin dernier, l'ordination sacerdotale à deux jeunes nègres de son vicariat. Ce sont les premiers prêtres indigènes du centre de l'Afrique.

Cette consolante nouvelle n'étonnera pas ceux qui, familiers des Pères Blancs, savent les considérables progrès de l'Eglise dans l'Afrique équatoriale. La mission de l'Ouganda est une des plus ferventes qu'il soit possible de rêver: le nombre de ses chrétiens admis à la communion quotidienne laisse après elle... bien après.... nos meilleures paroisses de France.

On parlait naguère de la mission diplomatique du grand cardinal Lavigerie, on ne parlera jamais assez de sa mission religieuse. Quel joie n'eut-il pas éprouvée à donner lui-même la consécration sacerdotale à ces deux jeunes nègres de l'Ouganda, cueillis pour le service de l'Eglise par ses fils préférés! Nul doute que, du haut du ciel, il assistera, ravi, à cette annonciatrice de bien d'autres.

le... On n'entendait plus, là-bas, dans le choeur, que le pas de l'abbé Vignot, allant, venant, pour ranger son autel; un domestique arriva, éteignant tous les becs de gaz, sauf un, près de la porte, au-dessus du bénitier. Le jour se levait seulement, un peu bas et froid, éclairant à regret le brouillard humide qui se traînait sur toutes choses. En comparaison du dehors, il faisait bon dans la chapelle, bon pour le corps, bon pour l'âme; habituellement, Clément aimait à prolonger son entretien avec le Dieu eucharistique, mais aujourd'hui il ne tenait plus en place: en se retournant, il avait vu, déjà vide, la place de Médéric; pourquoi n'était-il pas resté comme tous ceux qui avaient communié?

Dix fois Clément ouvrit son cantique, voulant lire, puis le referma; il prenait son chapelet et s'apercevait que sa pensée était ailleurs. Enfin, un autre enfant se leva, ayant fini de prier... puis un autre, et Clément put sortir sans avoir peur de scandaliser personne.

A la porte, une impression de froid humide le saisit, l'obligeant à mettre une petite toque russe, toute bordée de fourrures, que Blanche lui avait envoyée la veille par l'intermédiaire de Got; il faisait froid comme en décembre, et, dans l'obscurité blanche du brouillard, c'est à peine si l'on distinguait les feux des becs de gaz, encore allumés, bien qu'il fût déjà 8 heures et demie du matin.

Debout sur la marche qui conduisait de la chapelle dans la cour, Clément cherchait à voir; mais, à part quelques cris, quelques groupes qui passaient en courant avec des allures d'apparition, il ne distinguait rien; alors, sachant l'endroit spécial où la bande Merluchet tenait ordinairement ses assises, il se dirigea vers lui, en longeant d'un air indifférent la barrière de la gymnastique.

Le col de son pardessus relevé, il n'avait pas fait dix pas, qu'il eut la certitude d'être aussi guetté qu'il guettait lui-même; bien plus, il s'entendit appeler très bas, avec une douceur ironique:

—...Clément, ohé, Clément, viens donc par ici!...

Il se retourna et vit les deux Trumard, Merluchet et Médéric, assis à l'écart, sur une des marches de l'estrade du trapèze... D'abord, il crut n'avoir pas compris, mais l'appel se renouvela sur un ton fielleux, hypocrite:

Clément... ohé! Clément!... Viens donc voir par ici!...

Alors, il marcha droit à eux; les deux Trumard et Merluchet se levèrent, regardant autour de l'estrade pour voir s'ils étaient bien seuls. Or, la gymnastique, à cette heure et par une telle température glaçant les agrès et le sable des pistes, était complètement déserte. Médéric n'avait pas bougé.

Quand Clément arriva en face de lui, il vit qu'il tenait son cantique sur ses genoux, levant et baissant la couverture d'un geste machinal et nerveux:

—Dis-donc, Clément — et sa voix s'altérait d'une façon étrange...—Dis-donc, Clément, j'ai quelque chose à te montrer...

—Ah! et quoi?...

—...Quelque chose qui te fera plaisir... Devine... devine... Clément?

Etait-ce le froid, était-ce l'émotion d'une scène qu'il prévoyait devoir devenir affreuse, Clément sentait le sang lui refluer au coeur, et il pâlit d'une telle façon, que Médéric en sourit, devinant qu'il atteignait son but...

—Allons, Clément, tu ne devines pas?...

Et comme le jeune Valmont le regardait bien en face, ses yeux plantés dans ceux de Médéric, les lèvres tremblantes, les mains convulsées:

—Tiens!... fit brusquement Médéric.

Et, ouvrant son cantique, il lui montra, au milieu du livre, une Hostie encore toute blanche... celle que, certainment, il avait reçue tout à l'heure à la Sainte Messe.

Il y a des émotions qui, surtout dans les natures nerveuses, agissent impérieusement; Clément ressentit une de celles-là, dans ce moment infiniment plus rapide que l'éclair, et pendant lequel une pensée se manifeste à nous. L'enfant se vit le chevalier du Christ devant un Judas qui le trahissait de nouveau: d'un bond, il fut sur Médéric, mais celui-ci, pressentant l'assaut, s'était en un instant dégagé contre l'estrade contre laquelle il s'appuyait, et avait pris champ.

—Tu vas me la rendre, cria Clément, en marchant sur lui!...

—Viens la chercher!!... ricana Médéric.

Et dans le brouillard qui les enveloppait, couvrant leur duel de son rideau mystérieux, les deux enfants se mesurèrent des yeux une seconde, seconde réellement poignante, avant d'en venir aux mains.

Le milieu de la gymnastique était en dos d'âne. Clément, marchant sur Médéric, ce dernier se trouvait plus bas que son adversaire, dans une position par conséquent défavorable. Il s'en aperçut, et recula de quelques pas sur le terrain bien égalisé des côtés; seulement, il ne se rendit pas compte qu'il s'acculait ainsi à la barrière basse qui séparait la gymnastique de la cour. D'un coup d'oeil, Clément comprit la situation, et, brusquant l'attaque, bondit comme un lion sur les deux épaules de Médéric; celui-ci se cambra sous le choc et rencontra la barrière qui le fit basculer en présentant la gorge. Clément, comme tous les nerveux, ayant, à un moment déterminé, la possession du ban et de l'arrière-ban de ses forces, surexcité par une indignation folle, le saisit à cette gorge qui se tendait vers lui, arc-boutant un de ses genoux contre le montant de la barrière...

—Rends-là!... criait-il.

Mais déjà Médéric ne pouvait plus répondre.

Le cou serré par les doigts crispés de l'enfant, la poitrine écrasée le long de la barrière, il soufflait comme une forge, les yeux hors de la tête, et la face congestionnée.

Le maintenant d'une main, et d'un genou qui s'enfonçait dans le creux de l'estomac, Clément ouvrit la tunique de Médéric, saisit le cantique, puis, lâchant tout le reste, disparut dans le brouillard.

Merluchet n'avait pas bougé, et les deux Trumard l'avaient imité. Au fond, Merluchet, souhaitant l'écrasement de son rival, avait vu avec un réel plaisir la partie tourner à l'avantage de Clément. Franchement, ce Médéric était trop cassant! Pourtant, il prit des formes, releva Médéric écroulé sur le sable glacé, la figure en sang, le col de chemise ouvert, la cravate déchirée; mais surtout honteux et furieux, exhalant sa colère en paroles atroces, quelque chose comme tout un bas-fond corrompu qui remonterait en tempête à la surface...

—Et vous, qu'est-ce que vous faisiez là?... Pas un n'a eu le courage de le prendre par le dos!...

—Mais, mon cher, cela a été si vite... Est-ce que je pensais, moi, que tu irais t'acculer à la barrière comme un enfant qui ne s'est jamais battu?... Franchement, pour quelqu'un qui posait déjà comme le chef de la division, voilà un début qui n'est pas merveilleux... En une minute, ton affaire a été réglée, tu as été rossé, ficelé, dépouillé.... Il t'a emporté ton cantique... de sorte que tu ne pourras même pas faire ta prière du soir!... Sans compter que Clément doit être déjà chez l'abbé Vignot, lequel ne fera qu'un saut chez le directeur; ton affaire me parait claire... Voilà ce que c'est, conclut-il ironiquement, on ne veut plus écouter les avis des anciens, on commence par des coups d'Etat...

—Assez! interrompit Médéric d'une voix sombre.

—Oh! les mauvaises habitudes que tu prends depuis quatre jours!... Assez! Assez! Mais si je veux... rien ne m'empêche de continuer, nous sommes en récréation; et si ce que tu entends ne te plaît pas... la cour est grande...

—Parfaitement, je m'en vais!

Et, rajustant sa cravate, ce matin encore si élégamment nouée, secouant sa tunique sur laquelle s'était écrasée la moisissure humide de la barrière, Médéric partit lentement la tête dans les épaules.

—Va pas par là, lui cria ironiquement un des Trumard, en le voyant prendre la direction de la chapelle, va pas par là, tu pourrais rencontrer encore le Valmont!...

Trumard se trompait. Clément avait ralenti sa marche dès la sortie de la gymnastique; et, prenant l'allure que devait avoir Tarcisius au milieu des rues de Rome, quand il portait le divin Sauveur aux prisonniers de l'amphithéâtre, il était monté chez l'abbé Vignot. Ce dernier n'était pas encore rentré; alors l'enfant redescendit à la chapelle, et le trouva, la tête dans les mains, achevant son action de grâces. En quelques mots rapides, il le mit au courant de tout; l'abbé Vignot, très pâle, revêtit son surplis, son étole, alluma un cierge, se mit à genoux devant l'enfant, qui, tout tremblant, ouvrait le cantique à la page où se trouvait l'Hostie trois fois sainte. L'aumônier la prit, et l'enfant, recevant à son tour le cierge, accompagna jusqu'au Tabernacle le Dieu qu'il avait si bien défendu...

—Veux-tu, lui dit l'abbé, nous allons réciter le *Miserere?*...

A voix basse, Clément s'éclairant de son cierge, leurs paroles s'élevèrent dans la chapelle déserte, où l'écho des voûtes répétait leurs phrases avec des sonorités étranges.

Quand ce fut fini, l'abbé se releva et fit ses recommandations à Clément. L'enfant ne dirait rien, absolument rien; il rentrerait tout à l'heure à l'étude et se mettrait au travail comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Lui, l'abbé, se chargerait de donner à l'affaire telle suite qu'elle comportait.

Immédiatement, l'aumônier remonta chez lui. Dans l'escalier, il croisa le directeur, le censeur et M. M[illegible]ard qui causaient ensemble.

(*A suivre*)

L'OUEST ET L'EST

CAUSE DE CONFLIT

Pourquoi la différence des conditions économiques de l'Est et de l'Ouest constitue-t-elle un danger national? Les deux régions partagées par le bassin des grands lacs ne se complètent-elles pas mutuellement? Pourquoi l'Est industriel et l'Ouest agricole ne trouveraient-ils pas, dans leurs échanges, un avantage réciproque dont profiterait le pays tout entier?

Ces objections, que j'ai entendu souvent formuler, seraient très justes, dans certaines conditions. Si les deux régions étaient vraiment contiguës, si leurs échanges s'opéraient dans des conditions normales, si l'Ouest n'était peuplé que de l'excédent de la population de l'Est et que les deux groupes fussent unis indissolublement par la communauté d'origine, de traditions, d'intérêts supérieurs, d'aspirations nationales, nul doute que l'union se consommerait, en dépit des difficultés et des causes actuelles de conflit.

Mais c'est le contraire de tout cela qui est vrai.

A ceux qui seraient tentés de croire que j'exagère lorsque je parle de l'Ouest et de l'Est du Canada comme de deux pays distincts, je ne puis que conseiller un voyage de l'Atlantique au Pacifique, tous les cinq ou dix ans. Qu'ils étudient, qu'ils observent, sans parti-pris, avec quelques points de repère dans le passé; et s'ils ne viennent pas à la conclusion que le maintien de l'unité nationale est le problème le plus grave et le plus impérieux qui s'impose à l'attention des gouvernants et du peuple du Canada, je leur donne rendez-vous à vingt ans d'ici.

* * *

J'ai risqué un jour l'opinion que le Canada, tel que l'ont fait les gouvernants et les diplomates de l'Empire, est une absurdité géographique.

Chaque nouveau voyage à travers le continent me convainc davantage de l'exactitude de cette définition.

Le grand plateau agricole que se partagent les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, se prolonge en terre américaine, sans interruption, sans obstacle naturel, jusqu'au bassin du Mississipi-Missouri; la Colombie Anglaise se fond dans l'Etat de Washington; une frontière purement artificielle sépare la province de Québec des Etats de New-York et du Vermont.

Par contre les trois grandes régions canadiennes sont séparées les unes des autres par des obstacles formidables que la main de l'homme ne pourra jamais vaincre totalement.

Deux peuples qui se haïraient et voudraient supprimer toute communication ne pourraient élever entre eux une cloison plus étanche, une barrière plus infranchissable que les cent cinquante ou deux cents lieux de rochers et de marécages qui bordent le Lac Supérieur et séparent le Manitoba de l'Ontario.

Le peuplement rapide du nouvel Ontario accentue davantage ce caractère de désolation.

J'ai parlé des transformations extraordinaires de certaines régions de la prairie. Dans l'Ontario du Nord, le changement n'est pas moins remarquable. Du sol éventré sort le minérai qui alimente les usines, les troncs d'arbre se changent en madriers, en palpe et en papier, les régions déboisées se transforment en belles campagnes, les villes et les villages naissent, grandissent et essaiment.

Au nord du Lac Supérieur, on ne trouve, après dix ans, après vingt ans, qu'une solitude plus complète et plus désolée. Ce sont toujours les mêmes rochers nus, les mêmes lacs sombres, aux rives inhospitalières, les mêmes marécages glacés, les mêmes broussailles sans ombres et sans promesses. Les derniers vestiges des forêts primitives, rasées par le feu, achèvent de disparaître sans même que le bouleau ou le tremble, ces envahisseurs des régions les plus stériles, se risquent à recueillir leur triste héritage.

Les seules traces de la présence de l'homme sont les rares stations du chemin de fer et les équipes de terrassiers et d'ouvriers qui travaillent à l'entretien ou à la réfection de la voie, des ponts et des lignes télégraphiques. Deux ou trois bourgs ont poussé autour des usines où le chemin de fer remise et entretient son matériel d'exploitation. Si la compagnie transportait ses usines ailleurs, tout le village déménagerait.

* * *

Cette affreuse solitude n'est interrompue que par l'oasis, toute industrielle, de Port-Arthur et de Fort William.

Ces deux villes sont admirablement situées au fond de la vaste baie du Tonnerre. Elles se complètent mutuellement et sont manifestement appelées à se fusionner. Tout leur promet un avenir brillant et solide. Mais la source de leur prospérité provient précisément de leur isolement et du manque d'équilibre économique du pays. En somme, elles vivent un peu des maux de l'Ouest, ou du moins elles sont impuissantes à y remédier.

Seul port canadien à la tête du Lac Supérieur, la rade des villes-jumelles est pratiquement l'entonnoir par où passe tout le grain qui s'expédie de l'Ouest par les eaux canadiennes. Or entre la fin de la moisson et des battages et la fermeture de la navigation, il s'écoule à peine deux mois. Dans ce court espace de temps, les chemins de fer ne réussissent à transporter aux ports du Lac Supérieur qu'une partie relativement minime de la récolte. Le reste du blé s'accumule dans les élévateurs et les entrepôts où il reste improductif six mois durant. Au printemps, c'est aux ports d'expédition que l'engorgement se produit. Il se passe encore plusieurs semaines avant que les flottes des grands lacs n'aient réussi à vider les entrepôts.

Le problème à résoudre, c'est de faire converger vers un point unique, par une portion relativement restreinte d'un immense réseau de chemin de fer, en un délai aussi court que possible et sans la compensation d'un commerce de retour équivalent, un trafic énorme qui, dans des conditions normales, devrait se distribuer en plusieurs mois, sur plusieurs ports, et se compenser par un commerce d'échanges.

* * *

Je ne connais pas assez les données techniques du problème et le fonctionnement du mécanisme actuel pour affirmer ou contester que les compagnies font tous les efforts possibles pour le résoudre. Chose certaine, c'est qu'elles ne peuvent y parvenir sans un surcroît considérable de dépenses d'opération et d'entretien et même de mise de capital. Il leur faut tenir prêt, pour cette courte saison, tout un matériel d'exploitation qui reste pratiquement sans emploi le reste de l'année. Elles doivent ainsi maintenir, en vue de ces exigences temporaires, un personnel qu'il est impossible de désorganiser et de réorganiser chaque année.

De plus, ceci laisse à découvert une portion notable de leur réseau et empêche la distribution normale de leur matériel.

Le transport du blé, par chemin de fer, de l'Ouest à l'Est, a été jusqu'ici jugé impraticable. Les experts semblent d'accord pour reconnaître que le Grand-Tronc-Pacifique et le Canadien-Nord ne s'y aventurent pas plus que le Pacifique-Canadien.

Or l'une des lois fondamentales du commerce, c'est que les marchandises d'importation d'un pays surproducteur sont forcément entraînées dans la voie tracée par le mouvement principal de ses exportations. Les vaisseaux qui convoient le blé du fond des lacs aux ports de distribution ou d'expédition océanique recherchent le trafic de retour avec la même force d'attraction qu'une pompe aspirante et foulante.

De commerce local au nord du lac Supérieur, dans les conditions que j'ai décrites, on conçoit qu'il n'y en a guère.

Les voies ferrées qui traversent cette région ne servent donc que de simples traits d'union entre les réseaux de l'Ouest et ceux de l'Est. Absolument nécessaires pour le transport rapide des voyageurs qui traversent le continent, ils demeurent donc d'importance fort secondaire pour les échanges commerciaux, entre l'Est et l'Ouest, et d'aucune utilité générale pour les expéditeurs de blé.

D'autre part, comme ces traits d'union ont de quatre à six cents milles de longueur et que littéralement—c'est bien le cas de le dire—les convois n'y recueillent pas de quoi payer la graisse des essieux, l'entretien et l'exploitation de ces tronçons représentent une seconde charge, fort lourde, pour les compagnies.

De là, nouvelle source de malentendus et de griefs réciproques entre les chemins de fer et les habitants de l'Ouest.

Les *Westerners* contestent aux compagnies le droit de leur faire payer les frais d'entretien des voies et d'un matériel qui ne leur sont d'aucune utilité. Les compagnies taxent les gens de l'Ouest de rapacité et de spoliation, parce qu'ils veulent les priver du moyen de rémunérer convenablement le capital investi dans toutes leurs entreprises. Elles soutiennent également, non sans raison, que les chemins de fer de l'Ouest ne pourraient se développer s'ils ne se rattachaient aux tronçons principaux de l'Ouest.

Henri Bourassa.

L'OUEST RADICAL

L'ACTION POLITIQUE DES "GRAIN GROWERS"

Les politiciens, qui méprisent ou redoutent le mouvement syndicaliste et toute action politique indépendante des partis, prédisent aux *Grain Growers* le sort éphémère des *Patrons d'Industrie* de l'Ontario. Ils invoquent à l'appui de leur opinion l'insuccès qui a marqué, au Manitoba, leur effort en faveur de la réciprocité, en 1911, et surtout leur échec dans l'élection du comté de MacDonald, en 1912.

Cette preuve ne signfie rien; elle a tout juste la valeur des nombreux actes de décès du natinonalisme, dressés depuis plus de cinq ans par les *rouges* et par les *bleus*, à tour de rôle.

Du reste, à l'encontre de leurs défaites au Manitoba, les *Grain Growers* pourraient réclamer le mérite de la victoire remportée par le parti libéral dans l'Alberta et la Saskatchewan. Ce témoignage vaudrait l'autre.

Ce qui compte, dans l'action des *Grain Growers*, comme dans le mouvement nationaliste, ce n'est pas le nombre des députés qu'ils peuvent faire élire par une intervention directe dans les luttes électorales; c'est la pénétration de leurs idées dans l'opinion publique, c'est l'acceptation, volontaire ou forcée, totale ou partielle, de ces idées par les politiciens des divers partis.

Nous connaissons, nous, l'inconvénient qu'il y a à soutenir des candidats qui arborent nos couleurs pour se faire élire, quitte à les mettre en poche dès qu'ils ont décroché la timbale. Nous savons également quelle force de résistance et de pénétration possède une idée, ou un programme d'action, soutenu avec persévérance, avec désintéressement, sans compromission de principes.

L'acceptation, par le gouvernement provincial, de la plupart des réformes que nous avons préconisées, le réveil des énergies franco-canadiennes, l'emploi du français dans les services publics, les obstacles suscités aux entreprises impérialistes, la rupture de l'entente des deux partis sur la question navale, le retour graduel du parti libéral aux principes nationalistes: voilà autant de résultats tangibles, autrement importants qu'une défaite à Bellechasse ou une victoire à Saint-Jacques, que la fidélité ou la trahison de quelques politiciens.

* * *

Envisagée de ce point de vue, l'action politique des *Grain Growers* est considérable: ils ont déjà atteint des résultats sérieux. M. Pelletier en a indiqué quelques-uns dans son article du 8 juillet: création de la Commission des Céréales, chargée de faire appliquer les lois d'inspection et les règlements de classification des grains, enquête sur le coût du transport des marchandises par voie ferrée, construction d'élévateurs nationaux, affermage à leur compagnie des entrepôts de la province du Manitoba et de l'un des principaux élévateurs du C. P. R.—c'est-à-dire substitution de l'action syndicale à l'Etat et à l'initiative privée.

On peut prédire à coup sûr que si les *Grain Growers* maintiennent leur indépendance à l'égard des deux partis, leur influence grandira.

Naturellement, les *Grain Growers* ont sur les nationalistes un avantage considérable: leur action porte sur un seul point du territoire; ils ne considèrent que la situation d'un groupe de la population; ils poursuivent avant tout des objets d'un intérêt immédiat pour la seule catégorie d'individus qui composent leur association.

Il est facile de coaliser les efforts d'un nombre relativement restreint des gens ayant les mêmes besoins et les mêmes intérêts, et de les diriger vers la poursuite d'un but qui répond directement à ces besoins et à ces intérêts. Il est plus difficile de grouper des hommes de toute catégorie pour le triomphe d'un programme d'idées générales et la protection d'intérêts nationaux.

* * *

Qu'on ne conclue pas de ces comparaisons au paralllisme des deux mouvements. Je ne les mets en regard que parce qu'ils constituent, à l'heure actuelle, les seuls efforts sérieux pour soustraire le pays au joug abrutissant des politiciens et des ploutocrates.

Il y a cependant entre eux quelques points de contact.

Tout ce qui tend, dans l'action des *Grain Growers*, à fortifier le mouvement syndical, pourvu que ce mouvement reste subordonné à l'intérêt général de la nation, mérite l'approbation et la sympathie des nationalistes.

Les deux groupes sont d'accord dans leur opposition à la politique impérialiste des deux partis. Ils demandent avec persistance que la question navale soit soumise à l'épreuve d'un plébiscite.

Mais sur plusieurs points ils sont aux antipodes; et surtout leurs tendances générales les conduisent à des résultats fort différents.

Les nationalistes recherchent avant tout la cohésion plus complète des éléments de la nation, la création d'un véritable patriotisme canadien, la subordination des intérêts impérieux et des exigences particulières de classes ou de provinces aux intérêts généraux du Canada.

Les *Grain Growers* subordonnent les intérêts canadiens, autant que les intérêts particuliers de la région qu'ils habitent. L'auteur de l'article du *Round Table* déjà cité par B. Pelletier, tout sympathique qu'il leur soit, ne peut s'empêcher de le reconnaître.

"Les Grain Growers, dit-il, sont des radicaux extrêmes, et la virulence de leurs exigences est en soi un obstacle à leurs succès. Sur certaines questions politiques ils sont probablement le groupe le plus averti du corps électoral au Canada; mais ils ignorent et méconnaissent déplorablement un grand nombre des conditions et des faits généraux de l'existence nationale. Ils ont incontestablement des griefs très sérieux; mais ils les exagèrent sans raison, apparemment guidés par l'idée que la proposition la plus exagérée a plus de chance d'être généralement acceptée. Ils semblent ignorer qu'ils font partie d'une grande nation et d'un Empire, et que leur organisation ne se compose encore que d'une minorité des agriculteurs du Canada."

Quelles que soient les destinées et l'action immédiate de l'association, il est un point sur lequel il me semble que l'auteur de cette étude fait erreur. A mon avais, la plupart des idées, ou plutôt des mesures préconisées par les *Grain Growers*, feront dans l'Ouest des adeptes d'autant plus nombreux qu'écartant tout souci des intérêts généraux du Canada, elles offriront aux problèmes de l'Ouest des solutions, bonnes ou mauvaises, plus exclusivement conformes aux intérêts, aux exigences, aux préjugés de la population de l'Ouest.

C'est ici que le coefficient de l'immigration vient compliquer singulièrement le problème des destinées du Canada.

Ce seul aspect de la question mériterait tout un volume. Nous tâcherons de le réduire aux proportions d'un article.

Henri Bourassa.

LES GARDES SUISSES

POURQUOI LES SOLDATS LU PAPE SE SONT MIS EN GREVE.

Qu'on se rassure: il ne s'agit pas d'une révolte de soldats, ni d'un caprice de prétiriens rappelant les bouleversements politiques de l'ancien empire; ni le roi d'Italie, ni M. Giolitti ni même le pape ne sont menacés dans l'exercice de leur pouvoir incontesté. Et cependant c'est bien une sédition militaire qu'il est question et c'est bien à Rome, car l'armée de Pie X s'est mutinée contre ses chefs, ou plutôt contre l'un de ses chefs, et le Vatican en a été tellement ému pendant quelques heures que le cardinal secrétaire d'Etat, Mgr Merry del Val, a dû, paraît-il, intervenir en personne pour rétablir l'ordre.

Quand on dit l'armée de PieX, c'est trop. En réalité, une partie seulement de cette armée s'est mutinée, mais c'est la plus populaire et aussi la plus militaire: la garde suisse.

On sait en effet que l'armée pontificale se compose de quatre corps assez distincts: la garde noble, la garde palatine d'honneur, la garde suisse et enfin la gendarmerie pontificale. Chacun de ces corps a ses attributions particulières, ses officiers différents et ses uniformes tout à fait spéciaux.

La garde noble, créée par Pie VII à son retour de Fontainebleau, est exclusivement attachée à la personne du pape. Il faut, pour être admis, justifier d'un titre de noblesse ancien. Les gardes nobles, qui sont recrutés dans la plus illustre aristocratie romaine, ont tous rang d'officier. Le capitaine, qui est le prince don Caniello Rospigliosi, a grade de général de division; le lieutenant et le sous-lieutenant sont généraux de brigade; les exempts sont colonels, les cadets sont lieutenant-colonels, et les simples gardes équivalent à des capitaines et à des lieutenants.

La garde palatine est recrutée dans la bourgeoisie romaine. Son commandant a grade de général de brigade, et tous les gardes sont également officiers. Ces deux corps, très honorifiques, composés de jeunes gens riches et élégants, ne sont pas, à proprement parler, des institutions militaires, j'entends par là composés de soldats de carrière. Il n'en est pas de même des deux autres corps, qui sont la garde suisse et la gendarmerie.

Les gendarmes pontificaux en effet, dont le service régulier, quotidien n'est pas une sinécure, veillent sur l'ordre dans l'intérieur des palais. Quant à la garde suisse, si connue de tous les visiteurs du Vatican, elle se tient en sentinelle dans les couloirs du vaste palais pontifical, et elle est recrutée presque exclusivement parmi les jeunes gens des cantons suisses catholiques, et ce recrutement se fait avec un soin jaloux, car la position de garde suisse est très recherchée. L'emploi est honorable, pas très fatigant et surtout éminemment décoratif. On sait en effet que la garde suisse remonte au temps du pape Jules II qui avait été évêque de Lausanne. Leur commandant, qui est M. Répond, a grade de colonel.

* * *

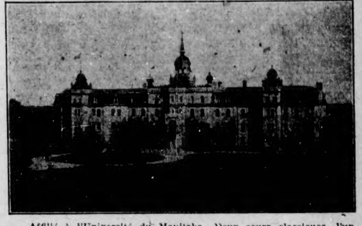
Or jusqu'à ces jours derniers, bien que très beaux soldats, très robustes et aussi très braves, et fort capables d'accomplir, aussi bien que quiconque, tous les gestes des guerriers ordinaires, les gardes suisses n'étaient pas soumis aux exercises du militarisme contemporain. On estimait en effet qu'il n'était pas absolument nécessaire d'apprendre la théorie du soldat en campagne à des gens qui certainement n'auraient jamais à pratiquer le maniement du fusil dernier modèle, et du plus récent canon.

Le garde suisse, donc, se contentait d'être de faction dans le palais, de faire brillamment parade derrière la "sedja gestatoria" aux jours de fête, et ses quelques loisirs lui permettaient de sortir parfois dans les rues du Borgo, où sa belle prestance était justement admirée. Bref, le garde suisse jouissait assez agréablement du beau ciel de Rome.

Or voici qu'est venu un jeune officier qui, paraît-il, a voulu transformer ses soldats en guerriers irréprochables. Emu sans doute par tout le bruit des batailles lointaines qui depuis deux ans retentissent de la Tripolitaine aux Balkans, ce sévère officier obligerait les bons gardes à faire chaque jour le service militaire dans la cour du Belvédère. Profitant de l'absence du colonel Répond, en ce moment même en villégiature en Suisse, le jeune lieutenant apprenait à ses hommes tout ce qui concerne le métier de soldat dans nos armées actuelles, et comble de modernité, il leur faisait endosser, pour ces exercices inattendus, un costume de campagne en toile khaki, à la forme duquel, certes, Raphaël Sanzio n'avait jamais collaboré! C'était la fin de tout!

Les gardes, tout d'abord, se contentèrent de murmurer et de protester avec modération. Ils firent observer au bouillant réformateur que tous ces exercices nouveaux étaient parfaitement inutiles, car l'armée du pape n'avait jamais l'occasion de se battre; et même cette éventualité inadmissible fût-elle envisagée, ils firent ressortir à leur chef farouche que si, par aventure, la garde suisse était attaquée par les armées de la triple alliance, ou par celles de la triple entente, elle aurait beau connaître le maniement du fusil, elle serait vaincue tout de même, n'étant composée que d'une centaine de combattants.

L'officier ne voulut rien entendre de tous ces beaux raisonnements, il continua à crier: "En avant, marche!" Ce que voyant, les gardes suisses empruntèrent aux syndicalistes leur plus récent système de résistance, ils croisèrent les bras et refusèrent de marcher. La grève, quoi!



Entre financiers.

—En ce moment, j'ai une splendide affaire!

—Vraiment?

—Le capital est déjà souscrit deux fois.

—Ah! je comprends, c'est une affaire à double fonds!

VISITE PASTORALE

MGR LANGEVIN VISITE STE-ANNE DES CHENES DIMANCHE

Sainte-Anne était en fête à l'occasion de la visite pastorale de Mgr l'archevêque.

En dépot du temps menaçant qui à tout moment semblait devoir tourner à la pluie, les paroissiens ont construit deux arches de triomphe, l'une à l'entrée de la paroisse en venant de la gare et l'autre à la sortie du village, dans la route qui conduit à la Broquerie où Mgr Langevin devait se rendre dimanche après midi.

Toute la route était ornée d'un double haie de petits peupliers aux feuilles d'argent luisant sous les courtes apparitions du soleil. Des drapeaux du Sacré-Coeur couronnaient chaque arche et claquaient fièrement à la forte brise.

Mgr l'archevêque arriva par le train de sept heures samedi soir. Une belle cacalcade de jeunes cavaliers le reçut et l'escorta jusqu'au presbytère.

Là il revêtit les ornements pontificaux. Une longue procession se forma, comprenant les différentes congrégations et unions de la paroisse et conduisit solennellement Mgr l'Archevêque à l'église, en contournant le terrain du presbytère décoré à profusion de drapeaux. Elle pénétra dans l'église par la grande nef.

Après la récitation des oraisons Mgr. Langevin prit la parole et traita du role de l'évêque et fit l'historique de la paroisse canadienne. Il montra comment l'évêque, avec encore une plus grande autorité que le prêtre vient porter la parole de vérité à ses ouailles. Il retraça le rôle de la paroisse dans l'histoire des progrès et du développement de la race canadienne française. Il fit voir comment elle fut le moyen de se grouper quand tous les fonctionnaires et les réprésentants de l'autorité quittèrent le Canada français après sa conquête par l'Angleterre. Il démontra non moins clairement qu'elle est la meilleure garantie de succès pour l'avenir.

Avant de se rendre solennellement au cimetière prier pour les morts, Mgr. l'archevêque annonça le programme de la journée du dimanche.

Dimanche matin, Mgr Langevin célébra la messe à huit heures. Pas une place de libre dans l'église. Presque tous les paroissiens communièrent. Une quinzaine de garçons et de petites filles firent leur première communion.

M. le curé Jubinville chanta la grand'messe. Mgr Langevin assistait au trône.

Après la messe M. Antonio de Margerie lut à Mgr. L'Archevêque une éloquente adresse. Monseigneur répondit en parlant du développement de Ste-Anne et du dévouement infatigable de son an-

Puis vint la confirmation des petits. Quatre vingt huit en tout. Chiffre dont Ste-Anne peut à bon droit être fier M. le curé et M. le vicaire les avaient préparé à la réception du sacrement de confirmation. Une partie d'entre eux avaient fait leur première confirmation le matin même.

M. Félix Hébert et Mme Hébert servirent de parrain et de marraine à tous les enfants.

Dans l'après midi, en dépit de la plue qui tombait abondamment depuis midi, une longue fille de voitures et une nombreuse cavalcade des jeunes gens de la paroisse accompagnèrent Mgr l'archevêque jusqu'à La Broquerie.

* * *

A Sa Grandeur Monseigneur Louis-Philippe-Adélard Langevin, Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Les paroissiens de Sainte-Anne, connaissent trop bien l'intérêt et l'amour paternels que Vous leur portez, pour ne pas ressentir une grande joie et une vive reconnaissance à l'occasion de votre passage au milieu d'eux.

D'aucuns diront peut-être: "Monseigneur l'Archevêque aime également ses ouailles de tout le diocèse, à quelque paroisse qu'ils appartiennent." Nous, Monseigneur, de Sainte-Anne des Chênes, nous avons presque la conviction, et certainement l'illusion de croire que Votre Grandeur a un faible pour notre paroisse.

Loin de nous la prétention de croire que nous sommes les meilleurs de votre vaste archidiocèse, mais nous attribuons vos bontés à notre égard, à la Grande Sainte que le Ciel nous a donnée pour patronne.

Sainte-Anne, en effet, quelle oreille canadienne peut entendre ce doux nom et ne pas sentir vibrer au fond du coeur les fibres de la foi la plus vive et du patriotisme le plus pur. Sainte Anne, ce seul nom rappelle tout un passé, le plus noble et le plus sublime dont puisse se glorifier une nation. Sainte Anne a veillé sur le berceau de la Nouvelle-France, elle continue de favoriser d'une protection insigne notre chère province. Mère, et le jour n'est pas éloigné, nous l'espérons, où elle manifestera ici d'une façon tangible, son titre de première et de véritable patronne des Canadiens-Français.

Nous connaissons trop, Monseigneur, votre coeur d'Evêque et de patriote pour ne pas être convaincus qu'il Vous est agréable de Vous trouver à Sainte-Anne. Mais si Vous y venez beaucoup plus pour donner que pour recevoir, les bienfaisantes bénédictions que Vous nous apportez, les grâces abondantes et le Saint Esprit que Votre Grandeur fera descendre demain sur plus de quatre-vingt de nos chers petits, les conseils d'Evêque et de Père qui sortiront de Votre bouche, toutes ces faveurs, Monseigneur, soyez-en assuré, ne tomberont pas dans une terre ingrate. Les bénédictions et les grâces que Vous nous apportez, contribueront à faire de Nous, des fils dociles, fervents et reconnaissants.

Lors de votre dernière visite officielle, Monseigneur, nous avions encore au milieu de nous pour Vous recevoir le bon et saint curé Giroux. Nous ne vous apprendrions rien de neuf en rappelant ses mérites. L'éloge funèbre qu'en a fait Votre Grandeur, prouvait combien il avait été un prêtre selon le coeur du Divin Maitre et selon le vôtre Monseigneur, et aussi longtemps que subsistera notre beau couvent, aussi longtemps que sous les voûtes de cette magnifique église résonneront les accents du "Credo", sa mémoire vivra dans le coeur des paroissiens de Sainte-Anne.

Nous devons à votre bonté, Monseigneur, d'avoir choisi pour le remplacer, un pasteur vigilant, rempli du même zèle et riche des plus grandes vertus sacerdotales. Sous son habile direction, notre paroisse se ressent d'une nouvelle impulsion de progrès. Les oeuvres chères à son prédécesseur continuent de s'accomplir. Dès l'automne, Monseigneur, grâce à l'intérêt que Vous nous portez et à votre initiative, ainsi qu'au zèle de notre dévoué Curé, les Frères de Marie prendront la direction de notre collège.

Permettez-nous, Monseigneur, de profiter de cette occasion pour remercier publiquement et en présence de Votre Grandeur, les bonnes Soeurs Grises du dévouement qu'elles ont manifesté jusqu'à l'an dernier à l'égard de nos petits garçons. Elles se sont toujours acquittées de leur tâche à la grande satisfaction de tous. Si quelques-uns ont manifesté du mécontentement, c'était bien à tort et ils étaient l'exception. Aujourd'hui Vous ne trouveriez pas une seule voix qui ne rendrait pas justice à nos bonnes soeurs.

Une lacune, qui nous l'espérons sera comblée lors de Votre prochaine visite pastorale, ce sera la construction d'un clocher que notre beau temple, hélas, semble attendre depuis trop longtemps.

Et comment ne pas être généreux Monseigneur, pour nos oeuvres paroissiales, lorsqu'on voit au prix de quels sacrifices Vous avez doté notre diocèse d'un Petit-Séminaire et cela pour former des Lévites, qui continueront plus tard à répandre parmi nous la bonne semence du Christ!

La paroisse de Sainte-Anne, à qui revient l'honneur d'avoir donné le premier prêtre né au Manitoba, continuera de fournir sa part d'ouvriers à la "Vigne du Père de Famille."

Enfin, Monseigneur, notre dernier mot en sera un de félicitations et d'action de grâces pour le choix judicieux que Vous avez fait de Votre digne auxiliaire. Les rudes combats que Vous avez soutenus et que Vous soutenez encore pour conserver intact le dépot sacré de nos droits et de notre foi, l'accroissement constant des oeuvres diocésaines, particulièrement la fondation d'un journal catholique et français. Toutes ces choses, Monseigneur, nécessitent pour Votre Grandeur le secours d'un frère dans l'épiscopat.

Ce frère, Vous l'avez choisi et consacré Vous-même en lui confiant la plénitude du sacerdoce, les vertus qui ornent Votre grande âme ont dû s'imprimer profondément dans la sienne.

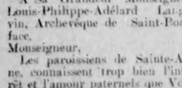
Dociles comme des disciples sur le Thabor, nous entendons cette voix du Père:

"Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-Le."

Avec Votre Grandeur, nous rendons grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu soulager un peu Vos épaules du lourd fardeau qu'elles portaient seules depuis dix-huit ans.

Daignez Monseigneur faire descendre l'une de vos meilleures bénédictions sur vos enfants affectueux et reconnaissants.

Les paroissiens de Sainte-Anne des Chênes.



EGLISE DE STE-ANNE.

CONSACRES A SAINTE-ANNE

LES ECOLES BILINGUES D'ONTARIO SONT PLACEES SOUS LA PROTECTION DE LA GRANDE THAUMATURGE

Tecumseh, 8. Le sanctuaire de Sainte-Anne de Tecumseh a été depuis quelques années un lieu de pèlerinage des plus achalandés. Plusieurs faveurs signalées ont ont été obtenues par des visites à ce sanctuaire et nombreuses sont les familles qui viennent payer une dette de reconnaissance à la grande Thaumaturge dans le temple qu'elle semble affectionner davantage.

Cette année la fête de Sainte-Anne a pris les proportions d'un évènement national. Cinq mille pèlerins sont accourus de tous les points des comtés de Kent et Essex pour venir rendre hommage à notre patronesse bien aimée. Tous les prêtres canadiens-français des deux comtés s'étaient donné rendez-vous au pied de Sainte Anne.

Sans doute chacun avait ses supplications à faire, ses faveurs à demander, mais il y avait aussi un but commun. Tous ces pèlerins jeunes et vieux, hommes et femmes, prêtres et laïques, venaient demander à Sainte Anne de conserver aux Canadiens-français d'Ontario leurs écoles bilingues.

Ce fut un moment d'une solennité indescriptible celui où M. le curé Emery d'une voix forte et vibrate, consacra les écoles bilingues à Sainte Anne.

Dans la clameur qui s'éleva de la foule pour répondre aux invocations on sentait que c'était la voix du coeur qui parlait, la voix de toute une race qui ne veut pas mourir et qui demande au Ciel secours et protections.

Oui, quelle que soit l'issue immédiate de la lutte, les écoles bilingues triompheront envers et contre tout et aussi longtemps que les Canadiens-français sauront ainsi prier, la race française en Amérique continuera sa marche pacifique mais bien sure dans le chemin du progrès.

Vive Sainte Anne!

NOUVEAU DIOCESE

DANS LE NORD OUEST DE LA PROVINCE DE QUEBEC AVEC SIEGE EPISCOPAL A NOMININQUE. —CE QU'EN DIT LE "DROIT" D'OTTAWA— L'ABBE BRUNET EN SERAIT LE TITULAIRE

Le *Droit* d'Ottawa dit que des lettres reçues, de Rome, confirment le bien fondé de la rumeur annonçant la création prochaine d'un nouveau diocèse dans le nord-ouest de la province de Québec.

Le *Droit* ajoute:

Les nouvelles non-officielles reçues de Rome, mentionnent Nominigue comme siège du nouveau diocèse. Cela indique assez clairement que le littoral de la rivière resterait attaché au diocèse d'Ottawa et que le nouveau diocèse comprendrait simplement le territoire desservi par la ligne du Canadien Pacifique, allant de Montréal à Mont-Laurier: Le nord des comtés de Wright, Labelle et Argenteuil et ce qui appartient au diocèse d'Ottawa dans les comtés de Terrebonne, Montcalm, Joliette, etc. Cette dernière partie n'est pas colonisée. Dans tous les cas, cette division parait être assez plausible. Les centres les plus importants sont Mont-Laurier, Sainte-Agathe et Nominingue. Ce dernier endroit est au centre du territoire mentionné et jouit d'avantages sérieux tant au point de vue naturel que pour les voies de communication, c'est probablement pour cela qu'on le désigne comme le siège du futur diocèse.

L'archidiocèse d'Ottawa, comme tous ceux de langue française, est très étendu et très populeux. Sa population "catholique" est de 168,300, donc 2,800 de plus que les diocèses réunis d'Alexandria, Kingston, Peterborough, et Toronto.

Le diocèse d'Ottawa fut érigé le 25 juin 1847 par le Pape Pie IX, puis élevé au rang d'archevêché, le 8 juin 1886, par le Pape Léon XIII. Il comprend les comtés de Carleton, Lanark, Prescott et Russell dans la province d'Ontario. Dans la province de Québec, se trouvent dans ses limites les comtés de Wright et Labelle, puis la partie nord des comtés d'Argenteuil, Terrebonne et Montcalm, plus un territoire non colonisé assez considérable, dans le nord des comtés de Berthier, Joliette, jusqu'à la hauteur des terres où commence la juridiction de Monseigneur Latulippe."

Dans un autre numéro le *Droit* ajoute:

"Un message nous annonce la nomination de M. l'abbé F.-X. Brunet, de l'archevêché d'Ottawa, comme premier évêque du nouveau diocèse dont nous mentionnions la création samedi dernier.

"M. l'abbé Brunet est universellement estimé dans le peuple et parmi le clergé; zélé, pieux, plein de ressources, rempli de l'esprit apostolique il remplira sa nouvelle charge avec frûit et avantage pour l'Eglise catholique.

"Au nom de ses lecteurs, le *Droit* offre au nouvel élu ses voeux sincères et ses humbles hommages.

Le siège du noaveau diocèse sera à Mont-Laurier, le village le plus prospère et le mieux situé des Laurentides, au terminus du chemin de fer.

Voici la biographie du nouveau dignitaire.

"M. l'abbé François-Xavier Brunet, né à Sant-André d'Argenteuil, le 26 novembre 1868, de François Brunet et de Léocadie Joly, fit ses études à Ottawa, où il fut ordonné par Mgr Duhamel, le 23 septembre 1893. Vicaire à la cathédrale d'Ottawa, 1894, à Aylmer, 1894-95; curé de Mayo, 1895-1900, où il a bâti une église en 1898 et d'où il a fondé N. D. des Lumières en 1897; curé de The-Brook, 1900-04; secrétaire de l'archevêché d'Ottawa, depuis 1904. Bachelier ès-arts de l'Université d'Ottawa 1890.

Une fameuse bête.

—Pardon, monsieur, un chien comme ça, est-ce que ça rapporte?

—J'pense bien! Il m'a déjà rapporté trois contraventions.

Au théâtre.

—Tenez, monsieur, vous serez très bien dans cete baignoire et si vous avez besoin de quelque chose...

Le monsieur, distrait.—Bien, je vous sonnerai pour le linge!

MGR FORBES

IL SUCCEDE A FEU MGR ARCHAMBAULT COMME EVEQUE DE JOLIETTE

M. l'abbé Forbes, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, Montréal, a été nommé évêque de Joliette.

Mgr Forbes succède au regretté Mgr Archambault.

Mgr J.-G.-L. Forbes aura 48 ans le 10 août prochain. C'est en effet à l'Ile Perrot, qu'il naquit en 1865, du mariage de Jean Forbes, cultivateur et d'Octavie Léger, les deux vénérables vieillards qui célébraient dernièrement leurs noces d'or.

Il fit sa première communion le 20 mai 1875, à l'église Notre-Dame et fut confirmé le même jour, par Sa Grandeur Mgr Fabre. De 1872 à 1878, il fréquenta l'académie commerciale du Plateau.

En 1878, il entrait au collège de Montréal, pour y faire un cours classique complet et particulièrement brillant. Se destinant à la prêtrise, il entra au grand séminaire de Montréal en l'année 1882.

Le 17 mai, 1886, il était ordonné prêtre en la chapelle de Nazareth par Sa Grandeur Mgr Fabre. Le lendemain, il disait sa première messe à l'église Notre-Dame puis partait pour Caughnawaga, où il devait être vicaire, puis curé-missionnaire jusqu'à 1903.

Le 19 février 1899, l'abbé Forbes partit pour Rome et la Terre-Sainte. Il fut reçu en audience par le Saint-Père et fit au retour le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes.

C'est en l'année 1903, que M. l'abbé Forbes fut nommé curé de Sainte-Anne de Bellevue. Le 25 février 1911, il était appelé à la cure importante de Saint-Jean-Baptiste, dont il prit possession le 5 mars.

Bien que de descendance écossaise, Mgr Forbes est essentiellement Canadien, et le sang français qui coule dans ses veines en a fait l'une des figures les plus proéminentes de notre race. Son bisaïeul, John Forbes, naquit en effet en Ecosse, à Glengarry, de parents qui venaient d'Inverness, en 1738. Il vint au Canada en 1758 avec un régiment de Highlanders Catholiques sous la conduite du prêtre MacDonnell, et il prit part à la prise de Québec, sous les ordres du général Wolfe.

Il s'établit ensuite à la Rivière du Loup, où il épousa à l'âge de 36 ans, Mary Ann Nancy MacDonald, âgée alors de 15 ans.

Six ans plus tard, il allait s'établir à St-Andrew West. Il avait alors trois enfants: Daniel, Mary et William. Les autres enfants nés à St-Andrew furent: Alexander, aïeul de l'évêque actuel. Christipher, Flora, Nancy, Isabelle, Christie, Catherine, Elizabeth et John. Ce dernier a construit la vieille église de Bellevue.

L'aïeul de l'évêque actuel, John Forbes, vint s'établir le 11 mars 1812, à Vaudreuil et se monta un magasin à (Quinnchien) Dorion, après avoir été commis aux Cèdres. Le 13 février 1835, il épousait à Vaudreuil, Anastasie Léger, une Canadienne-française pure race, et il mourut à Gloucester, le 3 mai 1843, à l'âge de 60 ans. Il fut inhumé dans l'église de Vaudreuil.

La soeur de ce dernier, Flora, née à St-Andrew, en 1816, fut la grand-mère de Mgr MacDonell, l'évêque actuel d'Alexandria. M. John Lewis Forbes, frère d'Alexander, était médecin, et il devint par sa femme une de Montigny, (on voit que les Forbes s'allièrent à des Canadiennes-françaises) devint propriétaire du fief de Senneville, où se trouve actuellement le chateau de feu Sir Edward Clouston.

Enfin, c'est du mariage d'Alexander Forbes qu'est né à Vaudreuil, le 4 avril 1839, M. Jean Forbes, le père de l'évêque, de Joliette, qui épousa le 16 février 1863, Mlle Octavie Léger. De ce mariage sont nés 11 enfants dont quatre sont vivants, Sa Grandeur Monseigneur de Joliette, le R. P. Jean Forbes, supérieur des Pères Blancs à Québec, M. Joseph Forbes, commerçant, et Mlle Séraphine.

La famille Forbes d'Inverness possédait plusieurs blasons dont un se décrit comme suit: "Azur sur chevron, entre 3 têtes d'ours, les, surmonté de la tête de licorne surmonté de la tête de licorne sur fond de sable, portant devise: "SALUS PER CHRISTUM."

C'est probablement cette dernière devise qu'adoptera le nouvel évêque de Joliette.

PIQUE-NIQUE

LE SECOND PIQUE-NIQUE DES EMPLOYES DE LA COMPAGNIE CUSSON REMPORTE UN BRILLANT SUCESS.

Samedi dernier eut lieu le second pique-nique annuel de la Cie Cusson Ltée à Sainte-Anne des Chênes sur le terrain de la ferme Cusson et Cie. Le départ eut lieu à 9.45. Plusieurs centaines de personnes descendirent à Sainte-Anne à 11 heures a.m. et donnèrent grande animation au pique-nique.

Voici un extrait du résultat obtenu:

1.—Course de garçons au-dessous de dix ans, (50 verges). 1er prix, $1.00, par M. J.-A. Cusson, président; 2me prix, 50 cents, par M. J.-A. Cusson, président.

1er prix: Emilien Couture; 2me prix: Rosario Couture.

2.—Course de garçons au-dessous de 16 ans, (100 verges). 1er prix, $2.00, par M. J.-A. Cusson, président; 2me prix, $1.00, par M. J.-A. Cusson président.

1er prix: R. Dubreuil; 2me prix, H. Cusson.

3.—Course de jeunes filles au-dessous de 10 ans, (50 verges). 1er prix, un bracelet, par M. P. Cusson; 2me prix, une poupée, par M. Armand Cusson.

1er prix: E. Bernier; 2me prix: I. Desmarais.

4.—Course de jeunes filles au-dessous de 16 ans, (75 verges). 1er prix, set à toilette, par M. A.-A. Couture, teneur de livres; 2me prix, un parapluie par M. J.-A. Couture, teneur de livres.

1er prix: L. Couture; 2me prix E. Couture.

5.—Course à trois jambes. 1er prix, 50 cigares, par M. Joseph Hearn, teneur de livres; 2me prix, 20 cigares, par M. A. Pelland, contremaître.

1er prix: MM. Reid et Hammond; 2me prix: MM. Pelland et Laferté.

6.—Course en allumant la pipe. 1er prix, une pipe, par M. L.-J. Lévêque, expéditeur; 2me prix, une pipe, par M. Alf. Bernier, contremaître.

1er prix: E. Leblanc; 2me prix: A. Desmarais.

7.—Course pour dames. 1er prix, une sacoche, par M. J.-A. Cusson, président; 2me prix, un parapluie, par M. C. Cusson, vice-président.

1er prix: Mme Vandal; 2me prix: Mme Bessette.

8.—Course pour demoiselles. 1er prix, une sacoche, par M. S.-H. Paradis, surintendant; 2me prix, une bouteille de parfum, par M. U. Remillard, contremaître.

1er prix: L. Couture; 2me prix: B. Duford.

9.—Course pour amateurs, (100 verges). 1er prix, un sac à tabac, par Mme J.-A. Cusson; 2me prix, une pipe, par Mme Ch. Cusson.

1er prix: M. Hammond; 2me prix: M. McIver.

10.—Lutte à la corde, "Tug of War", les employés de Saint-Boniface vs. les employés de Sainte-Anne. Prix, 9 boites de 10 cigares, par M. S.-J. Dussault, secrétaire-trésorier.

Gagné par les employés de Sainte-Anne.

"VILLA MARINETTE"

Dans un site des plus pitoresques de la ferme, est situé une magnifique résidence d'été construite par MM. Cusson, et pertant pour nom "Villa Marinette"

Les heureux propriétaires y sont installés depuis quelques semaines.

Mesdames Arthur et Charles Cusson firent les honneurs de la "Villa" et un grand nombre de parents et amis y furent reçus d'une manière tout à fait distinguée.

Avant le départ pour Saint-Boniface un programme mensuel fut exécuté au milieu d'un cercle de parents et amis, dans le salon de la "Villa". Le programme se composa de plusieurs solos et duos de piano, duo de piano et violon, rendus par Mlles L. Couture, E. Couture et B. Paradis.

Parmi les distingués visiteurs se trouvaient Mesdames S.-J. Dussault, H. Cusson, P. Couture, E. Pelletier, E. Duford, Jos. Couture et MM. l'honorable Bernier, J.-A.-F. Blean, Jos. Bleau, H. Cusson, Dr Lambert, S.-M. Jean, L.-H. Fournier, M. Gilbert, S.-J. Dussault et plusieurs autres.

A ST-BONIFACE

Le R. P. Alexis, capucin, est revenu de Brandon. Il est à l'archevêche.

M. l'abbé Lamy qui remplace M. Bastien, curé de Saint-Eustache, est de passage à l'archevêché.

Mgr Roy, évêque auxilinire de Québec, et M. Adjutor Rivard sécrétaire du Comité Permanent du Parler Français ont séjourné quelques jours à l'archevêché. Ils revenaient du congrès de Regina et d'Edmonton. Ils se déclarent enchantés de leur séjour dans l'Ouest.

Mgr Brunet qui vient d'être nommé premier évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier a été un élève de Mgr Langevin.

M. l'abbé N. Jutras, curé de Letellier, est revenu hier d'Elie où il a donné une intéressante conférence sur l'agriculture. Il a traité surtout d'industrie laitière et de la destruction des mauvaises herbes par le guéret d'été et le paturage.

La jolie villa de M. Cusson à Sainte-Anne des Chênes a été bénie dimanche après midi par Mgr. Dugas accompagné de M. l'abbé Chevalier, vicaire à Sainte-Anne des Chênes.

Les cadets de Saint-Boniface nous ont quitté lundi avant midi pour aller camper à Gimli. Ils sont accompagnés de leur dévoué aumonier M. l'abbé Messier.

Mme Norbert Jutras a donné naissance aujourd'hui à un fils baptisé Joseph-Pierre. Parrain et marraine: M. Commune, grand-père de l'enfant, et Mme Bélanger, de Letellier.

AU COLLEGE

On nous prie de rappeler aux élèves du collège de Saint-Boniface, anciens et actuels, que vendredi prochain, 15 août étant la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, tous sont invités à venir recevoir la Sainte Communion à la messe de 7 heures.

Pendant cette messe, le R. P. Paul de Mangeleere, s.j., prononcera ses derniers voeux de religion.

REMERCIEMENTS

M. Arthur Lemoine et les familles Lemoine et Gratton remercient particulièrement MM. les membres du clergé et tous ceux qui ont bien voulu leur manifester leurs sympathies en assistant aux funérailles de Mme Arthur Lemoine à Sainte-Agathe.

PERDU

Lundi, 28 juillet, $70, dans Winnipeg. Remettre au bureau de la *Liberté*. Une récompense est offerte.